Le Numéro 10 Centimes

ABONNEMENTS 3 mois 6 mois 1 an
Seine, S.-et-O. 8 » 15 50 30 »
France, colon. 9 » 18 50 32 »
Etranger ..... 10 » 18 » 35 »

TELEPHONE
Administr.. Gut. 01.67-01.74-01.75
Rédaction.. Gut. 01.76-01.77-01.78

61, rue Lafayette, Paris (9e)

5 heures du matin — EDITION DE PARIS — 5 heures du matin

Le Petit Journal

DIMANCHE 12 MAI SAINT PACOME
56me ANNÉE — 1918 — N° 20.225
SOLEIL : lev. 4 h. 14 ; couch. 7 h. 20
LUNE : nouv. le 10 ; pr. qu. le 17

LES ALLEMANDS trouveront à leur tour des déceptions en Russie

Vous lisez tous les jours dans le *Petit Journal* d'abondantes dépêches de Russie : peut-être n'êtes-vous pas pour cela mieux renseigné sur les affaires de ce pays infortuné qui semble avoir atteint un degré de confusion insoupçonné même en Orient, où pourtant les choses politiques ne sont jamais simples.

La Russie nous est apparue depuis la Révolution comme une sorte de mère gigogne des nationalités : il en sort de partout et la mémoire se fatigue à retenir leurs noms. Quelques-unes sont nées naturellement de la dissolution d'un fédéralisme jadis contraint et qui pourrait être utile s'il était volontaire et accepté ; d'autres sont nées de l'horreur du régime bolchevik, comme par exemple cette « République du Caucase » qui réunit des Géorgiens et des Arméniens chrétiens à des Musulmans ; d'autres enfin ont été purement et simplement favorisées par la politique allemande.

Dès qu'ils se sont décidés à entrer en Russie, les Boches, gens ordonnés et méthodiques, ont établi d'abord cette première règle qu'il fallait que l'Allemagne fût séparée de la Russie. Aucun point de contact. Ne croyez pas que ce soit seulement contre les bolchevikis qu'elle ait voulu ainsi se protéger. Non. L'intérêt de l'Allemagne est que la grande force massive de la Russie ne se reconstitue jamais, et pour le cas où elle se formerait, les pays germaniques doivent être couverts par un cordon d'Etats tampons, qui sont à la vérité des Etats vassaux. Et, en effet, l'Allemagne ni l'Autriche n'ont plus aucune frontière commune avec la Russie, sur aucun point. Suivez du nord au sud : vous trouvez, découpées dans l'ancien empire des Tsars, aujourd'hui sous la main ou en bordure de l'Allemagne : la Finlande, l'Esthonie (dont deux délégués viennent d'arriver à Paris), la Lithuanie, la Courlande, la Pologne et l'Ukraine.

Tous ces territoires, sans exception, sont occupés par les armées allemandes, qui sont parvenues à s'emparer au sud des ports de la mer Noire, Odessa et Sébastopol, chose très fâcheuse pour la guerre sous-marine en Méditerranée. Dans tous ces pays, les armées allemandes et autrichiennes soutiennent des gouvernements qu'elles créent. L'horreur du régime bolchevik les aide en cette besogne. Car les bolchevikis ont accompli cette œuvre politique admirable de favoriser partout les Allemands, en les combattant partout.

Dans ces Etats vassaux, les armées allemandes commencent par balayer les bolchevikis, ou troupes rouges. Cette opération, elles l'ont terminée en Finlande, avec l'aide d'un général de l'ancienne armée russe, Mannerheim : elles la terminent en Ukraine, avec l'aide d'un autre général russe, Skoropadski.

Les Allemands peuvent-ils maintenant passer à la deuxième étape, s'installer dans les Etats tampons, coloniser la Baltique par la Finlande et razzier l'Ukraine ? C'est ici que les difficultés commencent. En premier lieu, les éléments qui se sont réunis pour se débarrasser des bolchevikis et qui ne pouvaient agir qu'en liaison avec les Allemands ou au moins avec leur permission sont extrêmement divers, ils représentent des idées et des intérêts divergents ; il y a même, semble-t-il, des cadets. Il semble bien inévitable qu'une partie de ces hommes ne se montrent pas dociles en tous points aux Allemands, et se retournent même contre eux.

D'une manière plus générale, le résultat de la guerre sera de surexciter les nationalismes et spécialement les nationalismes orientaux. Or ces nationalités se rencontrent, se croisent, se combattent les unes les autres. Les Allemands seront contraints de prendre parti, d'opprimer les uns en se servant des autres ; il y a là un réseau de rivalités inextricables où s'usera la brutalité germanique.

Au delà de cette première zone, dans la Russie proprement dite, les Allemands n'ont pas pénétré — du moins encore — avec leurs armées : ils ont pénétré avec leurs banques. Elles y sont fort à l'aise, les bolchevikis ayant fait tout ce qu'il fallait auparavant pour les débarrasser de la concurrence russe. Il est trop clair qu'un jour viendra où ce régime bolchevik les gênera.

Pour le moment, les Allemands avalent patiemment quelques couleuvres. On s'égaierait, si l'on pouvait, du spectacle de cet ambassadeur du gouvernement bolchevik en Allemagne, qui vient de s'installer au palais de l'ambassade russe, y arborer en plein Berlin le drapeau rouge, et qui donne des dîners où il n'invite que les socialistes minoritaires du Reichstag qui ne sont pas encore en prison. Tout cela finira, en grande Russie, par quelque opération analogue à celle que nous venons de voir en Ukraine. La politique allemande s'appuiera toujours en Russie sur les extrêmes, de droite ou de gauche.

Et nous, dans tout cela ? Parmi des affaires si complexes, nous finirons bien par avoir beau jeu, si nous voulons jouer. Nos intérêts sont toujours opposés à ceux des Allemands et nous devons toujours souhaiter le contraire de ce qu'ils recherchent. Ils veulent par-dessus tout une Russie divisée et affaiblie ; nous devons par-dessus tout désirer et aider une Russie forte.

Etienne FOURNOL.

OSTENDE EMBOUTEILLÉ

Le cabinet de guerre félicite le vice-amiral Keyes

Londres, 11 Mai. — On annonce officiellement que le cabinet de Guerre a envoyé le télégramme suivant au vice-amiral Roger Keyes, commandant les forces navales de Douvres :

Le pays vous doit, ainsi qu'aux officiers et aux hommes placés sous votre commandement, les remerciements les plus chaleureux pour les efforts couronnés de succès que vous avez faits pour lutter contre la menace des sous-marins à leur source même.

L'embouteillement d'Ostende au cours de la nuit dernière achève d'un dernier trait les exploits courageux accomplis à Zeebrugge, et nous vous envoyons nos plus sincères félicitations.

On possède maintenant des détails complets sur l'opération qui a complètement réussi.

Le vieux croiseur *Vindictive*, que l'on avait rempli de ciment, quitta Douvres jeudi soir, ayant à son bord 52 officiers et hommes d'équipage, tous volontaires.

La nuit était très claire ; à deux heures moins le quart, c'est-à-dire un quart d'heure avant l'heure fixée pour l'arrivée du navire bloqueur devant le chenal, un brouillard se leva. Le *Vindictive* fut alors aperçu de terre ; tandis qu'il cherchait la passe navigable et que, naviguant de l'ouest à l'est, il se dirigeait vers la jetée, les monitors et les batteries de terre commencèrent à échanger un feu nourri.

Enfin, à deux heures 20, le commandant découvrit soudain qu'il se trouvait contre la jetée est. Il donna l'ordre de virer dans le canal, se trouvant ainsi protégé contre le feu des batteries allemandes.

Le *Vindictive* avait touché le fond, l'avant demeurant immobile ; le capitaine fit évacuer la salle des machines de chauffe et mit le feu aux charges préparées, tandis que l'équipage, prenant place dans deux chaloupes automobiles, réussissait à s'échapper sous les rafales d'obus.

Le *Vindictive* se trouve coulé à l'entrée du chenal d'Ostende, formant avec la jetée est un angle d'environ 40° : il est évident que le vaisseau, qui a une centaine de mètres de longueur, ne peut pas, placé à pareil angle, bloquer effectivement un chenal qui a une largeur de cent cinq mètres, mais, par sa position, le *Vindictive* forme un obstacle partiel important, et l'ensablement rapide qui se produit sur cette partie du littoral ne tardera pas à rendre l'obstruction plus complète.

On ne peut pas dire que la sortie des sous-marins ou même des contre-torpilleurs se trouvera arrêtée, mais il est certain, dès à présent, que cette sortie sera gênée et, fait plus important, la rentrée des unités légères allemandes poursuivies par les forces navales alliées ne pourra plus se faire à toute vapeur comme autrefois.

Les pertes anglaises sont légères

Les pertes anglaises sont très légères, pour autant qu'on le sache aujourd'hui : le plan suivi a été presque identique à celui de l'attaque de Zeebrugge : cette partie de la côte est fortement protégée ; les Allemands, qui craignaient une nouvelle surprise, avaient semé de nouvelles mines et malgré toutes ces précautions, le petit nombre des pertes subies par l'équipage du *Vindictive* prouve que l'ennemi a été surpris.

Hommage français

A l'issue de sa dernière réunion, la Commission française de la Marine de Guerre a voté cet hommage à la marine britannique :

« La commission de la marine de guerre de la Chambre des députés, après avoir entendu l'exposé des opérations entreprises et pleinement réussies par la marine anglaise, à Zeebrugge et à Ostende, adresse à la vaillante marine alliée l'hommage de son admiration. »

Le général Maurice mis à la retraite en demi-solde

Londres, 11 Mai. — Le conseil de l'armée après avoir entendu les explications du major général sir F. Maurice au sujet de la lettre qu'il a envoyée à la presse le 7 mai, lui a imposé sa retraite immédiate par mesure disciplinaire.

Une note officielle annonce en outre que le major général sir F. Maurice a été mis en demi-solde.

L'ÉCHANGE des prisonniers de guerre et des civils

Le *Journal officiel* publie ce matin le texte des accords intervenus entre le gouvernement français et le gouvernement allemand relativement à l'échange des prisonniers de guerre et des civils.



(Dessin de JODELET).

— Protestez toujours... moi, j'annexe !...

Avance française à Orvillers-Sorel Echec boche près de Mailly-Raineval

(COMMUNIQUÉS FRANÇAIS) *11 Mai, 14 heures.*

Au cours de la nuit, la lutte d'artillerie s'est maintenue très vive dans toute la région de Grivesnes et de Mailly-Raineval.

Nos troupes ont exécuté, au Nord de Grivesnes, un coup de main qui nous a donné une quinzaine de prisonniers.

Une opération de détail sur le bois au Nord-Ouest d'Orvillers-Sorel nous a valu un gain de terrain appréciable. Trente-neuf prisonniers, plusieurs mitrailleuses sont tombés entre nos mains. Une contre-attaque de l'ennemi a complètement échoué sous nos feux.

Nos détachements ont effectué en outre diverses incursions dans les lignes ennemies, notamment au Sud-Est de Montdidier, au Nord-Ouest de Thiescourt, dans le secteur de Sapigneul et en Woëvre. Nous avons fait des prisonniers et ramené du matériel. Rien à signaler sur le reste du front.

11 Mai, 23 heures.

Après une préparation d'artillerie d'artillerie très violente, les Allemands ont attaqué, ce matin, avec des troupes spéciales d'assaut, nos positions du bois de la Gaune, au sud-ouest de Mailly-Raineval. L'ennemi, qui avait réussi d'abord, à la faveur du brouillard, à prendre pied dans la partie nord du bois, en a été chassé par une brillante contre-attaque de nos troupes qui ont intégralement rétabli leurs lignes. Les Allemands ont subi des pertes très lourdes et ont laissé entre nos mains une centaine de prisonniers valides, quinze mitrailleuses et du matériel.

Lutte d'artillerie assez vive dans la région Orvillers-Sorel.

Journée calme sur le reste du front.



OFFICIELS BRITANNIQUES

11 Mai, après-midi.

Hier au soir, les troupes françaises ont légèrement avancé leur ligne au Nord-Est de Locre et capturé plusieurs prisonniers.

Pendant la nuit, nous avons exécuté quelques opérations heureuses à l'Ouest de Merville ; nous avons ramené quelques prisonniers et une mitrailleuse.

Une attaque, lancée par l'ennemi à l'Est d'Ypres, a été enrayée par notre feu.

11 Mai, soir.

Une tentative de coup de main faite par l'ennemi dans le voisinage de Neuville-Vitasse a été repoussée. Rien d'autre à signaler.

LE ROLE DE L'AVIATION contre les masses offensives

Les récentes nouvelles confirment le chiffre de cinq divisions allemandes affectées à l'attaque entre Ypres et les Monts de Flandre. Elles précisent également le fait déjà annoncé que sur ces cinq divisions, les deux premières seules ont pu réellement combattre, tandis que les trois divisions massées en seconde ligne ont été arrêtées dès le principe par le canon des Alliés. C'est ce qui doit arriver, avec la tactique qui consiste à lancer en avant des masses profondes, toutes les fois que la surveillance de ce qui se passe derrière les lignes ennemies est organisée d'une façon efficace et continue.

En effet, les tranchées, les abris, les boyaux de communication, peuvent donner asile à une certaine quantité de troupes, mais cette quantité est loin de représenter ce qu'il faut pour couvrir ensuite la zone attaquée de masses compactes. Il est donc indispensable que les unités de seconde ligne, destinées à s'engager dans les tranchées pour former ensuite les vagues d'assaut qui suivront les premières sorties de ces tranchées, soient au préalable r[illegible]es, agglomérées sur certains espaces. Ces espaces sont choisis par l'assaillant autant que possible à l'abri des vues du défenseur ; mais si les reconnaissances effectuées par l'aviation de la défense sont incessantes, aucun pli de terrain, aucune contrepente ne peut leur échapper.

La conclusion de ceci est que la maîtrise de l'air, au point de vue des dispositions à prendre contre les grandes offensives en masse, comme à tant d'autres points de vue, est d'une importance capitale. Or, nous voyons par les résultats officiellement publiés que cette maîtrise est sinon complète dès à présent de notre côté, du moins en excellente voie d'être réalisée. Il n'est pas douteux que dans un avenir très prochain la coopération des services d'aviation des Etats-Unis venant s'ajouter à tout ce que nous donnent les efforts considérables faits en France et en Angleterre, nous dominerons la situation.

Evidemment, il n'en résultera pas que les offensives de l'ennemi deviendront désormais impossibles, mais du moins il ne lui sera plus loisible de masser sur un point, sans qu'on le sache, trente à quarante divisions destinées à tout envahir, en dépit de leurs pertes. Il dépend de la maîtrise de l'air que le coup porté à la 5e armée anglaise ne puisse se renouveler nulle part.

Général BERTHAUT.

L'Autriche et l'Allemagne ont besoin de se mettre d'accord

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Zurich, 11 Mai. — Suivant la *Gazette de Francfort*, on attribue, en Allemagne, une grande importance politique au voyage du baron Burian à Berlin et au grand quartier général. Les pourparlers auxquels il prendra part concernent en première ligne l'avenir politique de la Pologne et les relations économiques entre l'Allemagne et l'Autriche

L'affaire de Dickebush

Une liaison modèle Un prodigieux duel d'artillerie

(*De l'envoyé spécial du* Petit Journal)

Front britannique, 11 Mai. — Ainsi qu'on l'a fait remarquer, l'offensive locale du 8 mai, entre la Clytte et Voormezeele, était comme toujours dirigée contre un point de soudure des troupes anglo-françaises. Toutefois, notre amalgame est maintenant si multiplié que les Allemands auront fort à faire s'ils prétendent viser spécialement les bords du mélange. Les points de ligature entre les deux races ne sont pour ainsi dire pas plus exposés que ceux qui cousent ensemble les diverses unités de l'une ou l'autre nation.

Les postes téléphoniques, le maniement des signaux et des communications sont confiés à des agents auxquels les deux langues, les divergences de méthode et de tempérament sont parfaitement familières ; puis nous avons nos avions, dont les yeux d'Argus nous furent d'un grand secours dans l'affaire qui m'occupe aujourd'hui.

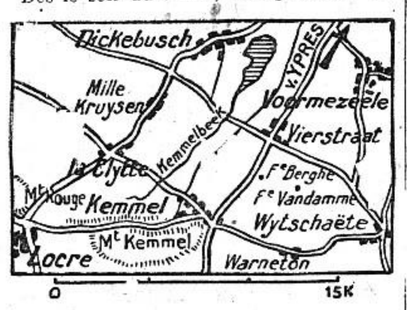
Nous savons à quoi nous en tenir sur l'objectif envisagé par von Armin. Le premier pas vers Poperinghe et vers Calais n'avait point l'empan des bottes de sept lieues. Il était plus modeste, et devait se contenter d'enjamber une certaine crête d'une quarantaine de mètres se trouvant au sud-est de l'étang de Dickebush. Or, von Armin-Arminius n'arriva pas même à ces fins-là et ce fut Plumer-Varus qui détruisit ses légions.

Un canon boche par 5 mètres de terrain

Le kaiser ne pourra cependant reprocher à son général d'avoir été chiche dans l'emploi de ses moyens d'attaque. Sur un front de bataille de quatre kilomètres et demi l'ennemi disposait de deux divisions — la 56e de l'active et la 52e de la réserve — et il avait massé derrière elles des forces quadruples d'artillerie, autrement dit il avait à peu près *une pièce de canon par vingt hommes et par cinq mètres de terrain !*

De notre côté nous battions à armes égales ; les batteries alliées ne le cédaient ni en nombre, ni en calibre, ni en acharnement, de sorte que dans ce coin de Flandre les hautes collines répercutèrent le plus formidable choc de tonnerres qui ait jamais existé.

Dès le soir du 7 mai, les agresseurs s'étaient livrés à un tir copieux d'obus à gaz sur les batteries anglo-françaises, entre le mont Noir et le canal d'Ypres à Comines. Nous répliquâmes par des salves sur les tranchées au sud de la Clytte, car nous avions en vue nous aussi l'assaut d'une hauteur, un mamelon de cinquante-cinq à soixante mètres qui tomba, au lever du jour, entre nos mains.



Mais nos canons étaient là aussi

Pendant plusieurs heures, préparation, contre-préparation, représailles et contre-représailles firent trembler simultanément tous les échos. A cinquante kilomètres de là, les paysannes se signalent comme ces femmes de marins qui s'agenouillent au bord de l'ouragan.

L'observatoire que les Français conquirent leur permit de découvrir de gros rassemblements, aussitôt signalés, aussitôt décimés. Sous le feu roulant, deux autres divisions, la 31e et la 29e, furent clouées sur place. Le reste de l'infanterie allemande s'émietta, tenta de s'infiltrer par petits paquets, à droite et à gauche de la route de Vierstraat à Dickebush. Un moment, des groupes d'ennemis approchèrent de l'étang de Dickebush, gagnèrent un bois élevé dit Ridge Hood abordèrent le cabaret de Klein Vierstraat. Ils n'y firent pas long feu. Des barrages s'abattirent sur eux et les refoulèrent en si piteux état que notre contre-attaque finale dut se contenter de treize prisonniers : tout le reste était haché, hâché encore sur le sol.

R.-D. de Maratray.

EN DEUXIÈME PAGE :

Ce Ledunois !

Conte par Edmond HARAUCOURT

M. MORNET REQUIERT LA MORT POUR DUVAL

La garde Corse de M. Caillaux et l'argent du banquier Marx



M. MORNET accuse

L'heure est venue de rassembler les charges et les moyens de défense que cette longue discussion, de plus d'une semaine, n'a point réduits à néant.

Il faut mettre en ordre et souligner, pour le conseil de guerre, les arguments qui restent entiers, de part et d'autre.

Où en sommes-nous ? Les débats, qui ont rempli dix audiences, ont-ils modifié la physionomie de ce procès ?

Quelle est, notamment, la portée des nouvelles déclarations de Mme Amherd ? Et qu'est-ce qu'il reste, en définitive, contre les sept inculpés ?

C'est ce que M. Mornet, commissaire du gouvernement, s'est attaché à mettre en lumière, pendant plus de six heures.

Il a, comme nos lecteurs le verront, requis un verdict de culpabilité contre toute « cette équipe » dont le chef, Duval, doit être condamné à mort. Car c'est bien le « chef » et, si Almereyda n'avait point succombé en prison, il n'aurait eu, sur le banc des accusés « que la seconde place »...

Au début de l'audience, le greffier lit une lettre de M. Painlevé, ancien président du Conseil, qui, en réponse à la déposition du lieutenant Bruyant, confirme ce qu'a dit à cet égard M. Chiappe, chef de bureau au ministère de l'Intérieur. L'ancien ministre déclare qu'il entend parler pour la première fois d'un « service moral » au grand quartier général et que, quotidiennement, ou hebdomadairement, l'administration, Sûreté générale et ministère de l'Intérieur, ont tenu le généralissime au courant de toutes les questions que nous connaissons.

M. Steeg, ancien ministre, et le contrôleur général au ministère de l'Intérieur ont écrit au conseil de guerre pour faire connaître dans quelles conditions la note de M. Hudelo a été remise à M. Chiappe, par celui-ci à M. Malvy et rendue par ce dernier à la Sûreté générale.

Puis lecture est donnée du rapport de l'inspecteur qui a été soumettre une photographie du reçu à Mme Amherd, ces jours-ci, à Genève.

La propriétaire de l'hôtel International a reconnu avoir écrit ce document, sous la dictée de Duval, en qui elle avait une absolue confiance.

— Oh ! mon Dieu, je n'ose pas le regarder, avait-elle tout d'abord déclaré. Et elle paraissait en proie à une vive émotion. Oui ! c'est bien moi qui ai tout écrit. Comment ai-je pu faire cela ? Je suis pourtant bien sûre que le dépôt n'a été effectué qu'en 1915. J'ai eu tort de ne pas faire attention à ce que me dictait Duval.

LE RÉQUISITOIRE

Ces questions réglées, la parole est donnée à M. le commissaire du gouvernement Mornet.

— Cette affaire du *Bonnet rouge* est l'un des chapitres les plus riches de l'histoire des trahisons qui aient été commises chez nous depuis 1915 ; à l'instigation des Allemands, qui voulaient obscurcir la conscience française et fausser le ressort de notre énergie nationale.

C'est une affaire complète, en ce sens que vous constatez, ici, et la façon dont on recueille les fonds, et la façon dont on s'y prend pour engager la campagne elle-même.

Dans le procès Bolo, vous avez vu exclusivement ceci : un aventurier recevant des sommes beaucoup plus importantes que Duval, de nombreux millions, mais n'ayant pas le temps de faire la campagne de presse en vue de laquelle il a touché.

Ici, au contraire, vous verrez Duval recueillant des fonds, puis, de cette banale affaire de commerce avec l'ennemi, montant à la trahison ; versant une partie des fonds au *Bonnet rouge*, et ce journal entamant une campagne destinée à satisfaire les intérêts allemands, menant en somme une campagne essentiellement, uniquement allemande

Ces « directives » du procès actuel indiquées, M. Mornet, après avoir protesté qu'il ne s'agissait pas d'un procès de presse, expose que les articles dont il donnera lecture doivent être retenus comme constituant l'expression d'une pensée en conformité avec l'établissement d'un plan de trahison conçu longtemps d'avance.

La "garde corse" de M. Caillaux

Le commissaire du gouvernement rappelle alors, comme l'a fait M. le capitaine Bouchardon, ce qu'était le journal d'Almereyda et celui-ci, dont le casier judiciaire est bien connu : sa campagne en faveur de « l'assassinat de Calmette », par Mme Caillaux.

— Au début de l'année 1914, s'est produit un événement retentissant dont vous avez tous gardé le souvenir,.. tous les événements s'enchaînent ! un crime, quelquefois, en appelle un autre... Un événement retentissant s'est produit au cours de l'année 1914, ce fut l'assassinat de M. Calmette par Mme Caillaux. Le *Bonnet rouge*, en la personne d'Almereyda, fit une campagne des plus violentes en faveur de Mme Caillaux, allant presque jusqu'à l'apologie de ce crime.

La campagne, tous les jours, dans son journal, n'était pas seulement, messieurs, une campagne de presse ; j'ai là un rapport extrêmement édifiant... Je suis bien obligé de vous en parler puisqu'il s'agit d'Almereyda, qu'Almereyda, c'est le *Bonnet rouge* et que le *Bonnet rouge*, c'est l'affaire actuelle, que vous avez à juger aujourd'hui. Ecoutez, messieurs, ce rapport extrêmement impressionnant, qui émane de M. le préfet de police, qui est signé de M. le préfet de police lui-même :

« Mon attention a été attirée sur un certain » nombre d'individus qui constituent une sor- » te de groupement discipliné chargé de faire » de la propagande et de l'agitation autour » de M. Caillaux, de ses amis et de ses ad- » versaires. Ce groupement, familièrement dé- » signé sous le nom de « Garde corse », fut » constituée au moment du procès Caillaux- » Calmette, en juillet 1914. La Garde corse » fut recrutée par Almereyda, assisté de Pog- » giale Napoleone, Poggia Lereque, Tavera, » dit l'assassin, Filippi, dit Pasquale, tous » originaires de Corse.



DUVAL, pendant le réquisitoire

(*Croquis d'audience de M. Rufin.*)

» Chaque matin, avant l'audience, Alme- » reyda réunissait ces individus et autres aco- » lytes dans un café du Châtelet et leur re- » mettait des cartes d'entrée au prétoire. Il » put être constaté qu'ils s'étaient donné mis- » sion d'essayer de provoquer à l'audience » des manifestations favorables à l'accusée » ou à son mari et hostiles à la partie civile » et au ministère public.

» D'autre part, à la sortie, ils escortaient » M. Caillaux, sous prétexte d'assurer sa sé- » curité.

» Tous ces individus sont des repris de » justice dangereux, en relations avec des » publicistes véreux et des bandits interna- » tionaux. Leurs chefs, Poggia Lereque et » Poggiale Napoleone, n'ont pas encouru » moins de douze condamnations ; un autre » encore a encouru aussi des condamnations, » notamment pour meurtre et incendie ; Ta- » vera, dit l'assassin, est escroc, ne vivant » que d'expédients et de l'exploitation de ti- » pots ; il a encouru six condamnations, dont » l'une à cinq ans de prison prononcée par » la Cour d'assises de la Corse ; Filippi n'a » pas encouru moins de douze condamna- » tions, notamment pour vol... »

Je passe, messieurs, la campagne de presse, campagne de commande : c'est au sujet, c'est en remerciement de ces services que M. Caillaux — il l'a reconnu dans un de ces interrogatoires — c'est en reconnaissance des services, de la campagne d'Almereyda, qu'une somme de 40.000 francs fut versée à ce dernier, nous avons le reçu au dossier ; ce reçu est de juillet 1914 et les débats se sont ouverts le 20 juillet de 1914.

Survient la guerre. Almereyda, poursuivant sa carrière fantastique, a alors une influence réelle auprès du ministère de l'Intérieur. Je n'exagère en aucune façon, messieurs, en vous disant que cet homme qui a encouru les six condamnations relatées à son casier judiciaire, qui a organisé la garde corse que vous savez, cet homme devient alors un véritable préfet de police officieux ; oh ! je n'exagère pas, messieurs : vous trouverez au dossier, aux cotes 1032 à 1039, il y en a exactement huit, une série de papiers envoyés par Almereyda à la préfecture de police, par l'intermédiaire du ministère de l'Intérieur et qui contiennent purement et simplement des ordres de mise en liberté adressés par Almereyda à la préfecture de police et concernant toute une série d'étrangers qu'on avait internés dans des camps de concentration.

Mais je dois reconnaître que dans les premières semaines des hostilités — je tiens à faire à sa mémoire la part aussi belle que possible, — il fit une campagne non seulement correcte, mais même patriotique. Il était d'ailleurs soutenu, à ce moment, par des subventions du ministère de l'Intérieur, qui cessèrent en janvier 1916, parce que Vigo était outré que le gouvernement ne mît pas fin à la campagne jusqu'auboutiste. C'était le moment où Duval allait entrer comme administrateur du *Bonnet rouge* ; nous voyons subitement ce journal soutenir les zimmerwaldiens, Romain Rolland, et tant d'autres dont il a été question, soulever nos cœurs de dégoût, et, grâce à l'argent de Marx, accomplir une besogne nettement allemande, comme je vous le disais, il y a un instant.

Voilà Almereyda devenu subitement pacifiste, *sans distinction de paix* ; en relations avec Poinsot, Hartmann, aujourd'hui poursuivi ; avec Guilbeaux, dont le *Bonnet* prendra la défense, et, lui aussi, poursuivi pour intelligences avec l'ennemi, mais qui ne reconnaît pas la juridiction bourgeoise, se refuse à comparaître devant elle et se pâme d'admiration devant le magnifique exemple donné par le prolétariat russe, les sublimes camarades Lenine et Trotsky.

Tel était le pavillon de la maison du *Bonnet rouge*, et la marchandise répondait bien au pavillon.

M. Mornet rappelle alors les 15 campagnes communes au *Bonnet rouge* et à la *Gazette des Ardennes*, journal de l'état-major allemand, et reprend ici la démonstration faite, à une récente audience, par l'officier interprète Marchand.

— C'est à partir de l'entrée de Duval que commence ce parallélisme qui répond fidèlement aux intérêts poursuivis par l'ennemi ; cette propagande de démoralisation qui visait les tranchées et l'arrière, qui voulait diviser les Alliés, qui exploitait odieusement les erreurs inévitables, les souffrances, les deuils, les privations ; qui tenait à faire luire des mirages de paix, tels que ceux auxquels se sont laissé prendre Russes et Roumains, qui voient, hélas ! aujourd'hui ce qu'est pour un peuple, pour un malheureux, la paix proposée par un adversaire tel que l'Allemand.

Piège aux lecteurs

Cette campagne a donc été commencée au *Bonnet*, non en pleine lumière, mais en se cachant, en dissimulant les intentions véritables, le but incontestable. Des députés s'y laissèrent prendre, collaborant avec des gens qu'ils ne soupçonnaient pas être « des gredins ».

M. Mornet passe alors en revue les articles dont les premiers flétrissent la campagne de haine contre nos adversaires.

Le commissaire du gouvernement nous montre ensuite le *Bonnet*, s'inspirant de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

notre caractère, recourir au ridicule pour parler des atrocités allemandes ; puis, dans un article intitulé : « A la manière de Romain Rolland », soutenir que le Boche est doux, un véritable agneau ; que, dans les pays conquis, il a, par ses manières et ses procédés, « conquis une seconde fois les populations ! »

— Et vous croyez que ces gens-là, auteurs d'articles si infâmes, ne sont pas des misérables et des traîtres, qui poursuivaient le but que Marx leur avait assigné ?

Même façon de procéder à l'égard de nos rapports avec nos alliés. Voilà les Anglais en France... Alors, ne nous faudra-t-il pas reprendre un jour Calais ?

— Voilà les Américains qui ont rompu avec les Allemands. Bravo, dit le *Bonnet* ; parfait ! Mais... que l'Amérique en reste là ! Dès le 5 février 1917, on nous prévient. « C'est, déclare le général N..., l'entrée de M. Wilson dans le chœur des déments ». Duval-Badin donne lui aussi son sentiment : « Quand la paix sera conclue, quelles qu'en soient les conditions, s'imagine-t-on que l'humanité sera devenue meilleure, parce que le plénipotentiaire de Washington aura mis sa signature au bas du traité ? » Qu'on s'en tienne à la rupture. Mais surtout que les Américains ne viennent pas nous appuyer, tout est là pour les gens du *Bonnet rouge*.

S'agit-il des origines de la guerre ? On nous montre, dans le journal d'Almereyda, que la responsabilité en incombe autant aux Alliés qu'à l'Allemagne ; plus même aux Français qu'à leurs adversaires.

— Voilà ce qu'il faut faire entrer dans la tête de nos poilus, pour atteindre leur moral, pour les décourager. On leur demande de faire comme les Russes, de se poser cette question, et sans doute... de finir comme eux ?

Mais il n'y a pas que les responsabilités de l'entrée en guerre. On fait une campagne pour nous obliger à déclarer nos buts de guerre ! Qu'est-ce que c'est que cette expression ? Ah ! je comprends que quand un peuple est entré en guerre, par une manifestation libre de sa libre volonté, comme a fait l'Amérique, on lui demande pourquoi il se bat. On comprend le président Wilson, faisant comparaître le monde entier à sa barre de justice, et lui disant : « Je ne suis pas attaqué ; c'est vrai ! mais j'entre dans la lutte pour le droit, la justice, la liberté des peuples ! » Mais les buts de guerre de celui qui est encore sous la botte de l'envahisseur ? Vous les lui demandez ? De celui qui a vu tel ou tel des siens assassiné, tel ou tel des siens emmené en Allemagne, et subissant les plus odieuses violences : de celui qui a, voici quarante-sept ans, vu ses frères arrachés à leur mère-patrie ; de celui qui défend son foyer, son honneur, son existence ?... Et vous osez dire que ce n'est pas celui-là qui a été attaqué ? Vous osez dire que c'est l'Allemand qui se défend ? Je n'exagère pas, messieurs, je vais mettre sous vos yeux tel article où ces gens soutiendront que c'est l'Angleterre qui, par son blocus hermétique, a obligé l'Allemagne à... se défendre !! Voilà ce qu'on a osé soutenir dans le *Bonnet rouge*.

Puis suit l'exposé de la propagande du Journal d'Almereyda en faveur des grèves, les excitations à l'adresse de nos héros, particulièrement en juin 1917, et les appels réitérés, qu'en face de pareilles apologies, le généralissime dut adresser au gouvernement.

Cette campagne avait été payée par Marx

— Il me reste à vous démontrer maintenant que cette campagne était le résultat d'un plan concerté entre Marx et Duval. Ce dernier a versé 200.000 francs au *Bonnet* — 200.000 fr. au moins. Car à partir d'août 1916, des précautions comptables ont été prises. On ne trouve plus trace ni d'un versement précis, ni d'un commanditaire nommément désigné. On est à la veille de l'alerte. La prudence s'impose. Duval est un modeste et un sage. Il ne tenait pas à être administrateur de la San-Stefano. Vous le savez : on le lui avait proposé ! Non ! il se préoccupait peu du titre. « Qu'importe la qualification, pourvu que j'administre réellement ? » dit-il. N'en fut-il pas de même au *Bonnet* ? Qu'importe qu'Almereyda soit le rédacteur en chef, pourvu que, dans la coulisse, Duval soit le véritable maître ? N'a-t-il pas versé dans la poche d'Almereyda l'argent destiné à satisfaire les fantaisies de ce dernier ? Ce bohème qui jouait au grand seigneur, en ces derniers temps, fatigué par les stupéfiants et une vie de débauches continuelles, devenu en somme une véritable loque humaine ? C'est un point d'interrogation que je pose. Je n'insiste pas. Quoi qu'il en soit, le véritable maître, le bailleur de fonds, c'était Duval, homme d'une culture profonde, d'une intelligence remarquable, d'un talent de plume réel, mais qui aime à rester dans l'ombre, et qui, de très franc qu'il était, était devenu — c'est lui-même qui le déclare — d'une hypocrisie monstre.

Duval a fait treize voyages en Suisse, quatre ont été motivés par la San-Stefano, car il n'y a eu que quatre réunions qui ont abouti à la séance du 23 juin 1915, au cours de laquelle la liquidation de la Société fut votée.

M. Mornet, comme le capitaine rapporteur, souligne les variations nombreuses de Duval à l'instruction sur l'origine des 500.000 francs et d'ailleurs sur le montant réel des fonds versés par le banquier de Mannheim.

La San-Stefano avait toujours été vouée à la déconfiture. Pas d'argent venant de la Société. Pas d'argent comme tribut de reconnaissance de la part de Marx, si serré, si peu généreux que Duval ne cessait de s'en plaindre, quand, de Suisse, il écrivait, à Paris, à sa femme. M. Mornet donne lecture d'une partie de cette correspondance.

Le ménage était presque dans la misère. Ceci est incontestable. A chaque phrase de ces lettres, nous voyons Duval compter par centimes, redouter les pourboires, se préoccuper de savoir si sa femme pourra s'en tirer avec ce qu'il a laissé à la maison.

— Je le répète, le ménage était dans la misère. Et quand on emploie un misérable on le paie misérablement, on ne lui fait pas un cadeau royal.

Comment Duval recevant 500.000 francs ne s'empresse-t-il pas d'en avertir sa femme, ainsi obligée de compter, de remplir un emploi subalterne à l'Assistance publique ?

— Aujourd'hui, il est prouvé que Duval a passé la nuit du 26 au 27 juin 1914 à l'hôtel International. Mais les livres de comptes établissent qu'il est parti le 27, après avoir dépensé une somme d'une vingtaine de francs. Il n'avait encore rien touché à cette époque. Car, supposez un instant que le dépôt ait été fait avant la guerre, l'aurait-il laissé, une fois la guerre déclarée, en Suisse, entre les mains d'une femme qu'il avait vue pour la première fois ? Non ! l'argent a été touché en 1915, et remis chez Mme Amherd à cette époque, contre un reçu dicté par Duval, avec indication d'une fausse date.

N'oublions pas qu'une des séances de liquidation de la San-Stefano eut lieu le 23 juin 1915 et qu'en juin... *1915*, Duval était bien chez Mme Amherd.

Cette dernière, si elle a varié sur la date de la première visite, n'a jamais varié sur la date du dépôt. Si elle n'avait consulté que son propre intérêt à elle, elle aurait prétendu que l'argent lui avait été confié... avant la guerre.

La vérité c'est que Duval a touché les sommes que voici :

28 mars 1916 : 77.979 fr. 50 ;
20 mai 1916 : 148.828 fr. 60 ;
8 juillet 1916 : 150.334 francs ;
12 mai 1917 : 150.837 fr. 70.
Et par l'entremise de M. Vercasson :
29 septembre 1916 : 35.000 francs ;
8 novembre 1916 : 80.000 francs ;
23 décembre 1916 : 19.000 francs ;
17 février 1917 : 164.981 francs.

Marx et M. Caillaux

Qui a versé ces fonds? Le banquier Marx. Et qui est Marx ?

— C'est l'un des agents les plus importants du gouvernement allemand, à telle enseigne — et je vous jure que je pèse bien mes mots — à telle enseigne que quand l'Allemagne veut entrer en relations, ou renouer des relations avec un ancien président du Conseil français qu'elle regarde, à tort ou à raison, comme favorable à sa politique, elle lui envoie chez lui, à Paris, à son domicile, 22, rue Alphonse-de-Neuville, un émissaire fidèle, chargé de lui remettre deux papiers, l'un contenant une offre de conversation, l'autre le nom et l'adresse de Marx.

Voici ces deux documents, dont la photographie a été faite par le service de l'identité judiciaire. Les originaux sont au dossier de l'instruction suivie contre M. Caillaux.

Le premier de ces documents, libellé à la machine à écrire, est ainsi conçu : — je vous en donne ici la lecture fidèle, je dis « la lecture fidèle » parce que la traduction fidèle n'en a pas toujours été donnée — « M. Lipscher comme intermédiaire ne paraît pas désirable. Je me mets à votre disposition et suis autorisé à établir les rapports que vous désirez. »

Le second document, écrit à la main — retenez ceci — est ainsi conçu : « H.-A. Marx, aux bons soins du professeur Erzberg, 27, Steinerstrasse, Berne. »

Ces documents ont été saisis dans le coffre-fort que M. Caillaux avait loué à Florence. Je vous démontrerai, matériellement d'ailleurs, qu'il y a identité entre H.-A. Marx de l'affaire Caillaux et H.-A. Marx de l'affaire Duval, du *Bonnet rouge*.

M. Lipscher, qui fut un des témoins de M. Caillaux au procès de sa femme, est un intermédiaire hongrois en relations avec M. Caillaux dès avant la guerre et qui, postérieurement à la guerre, en 1915, a adressé à M. Caillaux une lettre écrite en langage conventionnel, lettre qu'on a saisie dans le coffre-fort de Florence.

Ainsi se précise le sens du premier document dans lequel il est dit que M. Lipscher ne paraît pas être un intermédiaire désirable et ainsi se précise également le sens du second document dans lequel on propose à son lieu et place H. A. Marx.

Quant au professeur Erzberg, notre ambassade en Suisse nous le représente comme un agent de la propagande allemande.

Ces documents ont été saisis dans le coffre-fort de Florence, vous le savez. Interrogé sur eux, par M. le capitaine Bouchardon, à la date du 24 janvier 1918, M. Caillaux déclarait : « Quelque temps après l'échec des tentatives auprès de moi de M. Lipscher — qui remontent aux tout premiers mois de 1916, un monsieur qui me téléphona, me demanda un rendez-vous en se disant gros commerçant suisse et soucieux de me fournir des renseignements d'ordre économique. J'ai accordé immédiatement le rendez-vous. A peine entré chez moi, cet individu me remit une enveloppe dans laquelle je trouvai les deux pièces que vous me représentez. Je mis aussitôt le visiteur à la porte. » Le lendemain, messieurs, M. le capitaine Bouchardon fit de nouveau venir à son cabinet M. Caillaux et lui demanda pourquoi il n'avait pas tout de suite fait arrêter cet individu : « Eh ! comment vouliez-vous que je m'y prisse ?

Je ne puis que regretter avec le capitaine Bouchardon que non seulement M. Caillaux n'ait pas fait arrêter sur l'heure l'individu, l'agent allemand qui poussait ainsi l'audace jusqu'à se présenter chez lui, en plein Paris, à son domicile, pour lui proposer de causer avec un agent du gouvernement allemand, mais encore que M. Caillaux n'ait même pas cru devoir signaler au gouvernement français la présence à Paris d'un homme aussi dangereux. Il ne l'a pas fait.

Félicitons-nous pour le procès du *Bonnet rouge* — car cela nous permet d'être édifié sur l'importance de Marx — que M. Caillaux n'ait pas jeté au feu, au panier, les deux feuilles de papier qui lui ont été remises par le visiteur en question et qu'il ait cru devoir, au contraire, les mettre en sécurité dans son coffre-fort à Florence, où les magistrats italiens les ont saisis sur commission rogatoire des autorités françaises.

Nous avons la preuve, et par la note de service des renseignements du ministère de la Guerre et par le coffre-fort de Florence, où on a saisi ces documents, et par les explications mêmes de M. Caillaux, que Marx est non seulement un agent du gouvernement allemand, mais encore un des plus importants agents du gouvernement allemand. J'imagine, en effet, que, lorsqu'il s'agit d'entrer en relations avec une personnalité telle que l'ancien président du Conseil, dont je n'ai pas à répéter le nom, le gouvernement allemand tient en réserve ce qu'il a de meilleur dans la matière.

M. Caillaux s'expliquera sur ce point quand son affaire viendra devant le conseil. Retenons seulement ce qui concerne Marx.

M. Mornet passe ensuite à la question des mémoires rédigés à la suite des voyages en Suisse de Duval.

Le commissaire du gouvernement, suivant pas à pas le rapport du capitaine Bouchardon que nous avons ou longuement analysé ou publié dans ses grandes lignes, conclut en réclamant contre Duval la peine applicable « aux traîtres de marque » :

— Son crime n'est pas douteux. Les effets en ont pu être arrêtés à temps. Il l'a perpétré avec l'argent de Marx. Il l'a commis aussi avec la plume. Je vous demande, messieurs, de condamner Duval à la peine de mort.

On passe à Joucla

Nos lecteurs connaissent l'inculpation qui pèse sur Joucla. Une fois encore, le ministère public soutient que le client de Me Aubin n'est pas aussi « bête qu'il en a l'air ».

— Sa tactique a été, ici, de faire l'idiot. C'est qu'il a été pincé, je ne dirai pas en flagrant délit, mais en crime flagrant, à Barcelone, où il allait voir le consul général d'Allemagne. Vous proportionnerez la peine à l'acte qui a été commis par un homme de cet âge, qui n'a pas eu une révolte de tout son être, qui n'a pas éprouvé une nausée de dégoût, en entrant dans cette maison infâme du baron de Rolland, représentant de l'Allemagne. Ah ! Joucla a eu de la chance de comparaître devant un conseil de guerre de l'intérieur ! Devant un conseil du front, il n'aurait pas duré quinze jours !

Et à Marion

Pour Marion, les inculpations relevées contre lui ne peuvent être sérieusement discutées. Aucun doute pour la complicité de commerce avec l'ennemi. Aucun non plus pour le crime d'intelligences. Le rapport de M. Bouchardon et les témoignages recueillis à la barre ont mis en lumière toutes les charges. N'y revenons pas.

— Associé à ces faits avec Duval, il les expiera avec lui.

Reste l'affaire de divulgation de documents intéressant la défense nationale. On ne sait pas ce qu'il a fait de ces pièces, ni lui, ni Almereyda. On n'a pas la preuve qu'il les ait communiquées à l'ennemi. Mais il y a le délit contraventionnel qui est certain, de détention de documents secrets. Il est certes regrettable qu'on ne puisse appliquer, en vertu de la loi de 1886, que de 1 à 5 ans de prison. Mais cette peine se confondra avec une autre bien plus grave, que je viens de vous demander, pour les faits de complicité de commerce et d'intelligences avec l'ennemi.

Puis à Landau et Goldsky

M. Mornet, à l'égard des clients de Mes Lœvel et Bacri, dit qu'ils n'ignoraient ni l'un ni l'autre l'origine des fonds de Duval. Ils ne l'ignoraient point, surtout, depuis le soir de la fameuse alerte et après le voyage à Mamers, voyage qu'on faisait faire à Duval pour l'obliger à reprendre confiance et à... ne point resserrer les cordons de sa bourse :

— Et, le lendemain, on l'emmène chez le directeur du cabinet du ministre de l'Intérieur. On va voir Leymarie. On lui fera avoir son passeport ! Un accident s'est produit. Par surprise, le chèque a été saisi. Comment ? Ça, ce n'était pas dans le programme ? Oh ! entendu, on va revoir Leymarie, de nouveau tranquilliser Duval, et de nouveau... avoir recours à son argent.

Qu'est-ce que pourrait donc refuser à Landau et Goldsky, maintenant, l'administrateur du *Bonnet rouge* ? Je vous demande donc de répondre « oui » à *toutes* les questions concernant les deux inculpés.

Pour Vercasson, il n'a peut-être pas eu un rôle de pure complaisance. En pleine guerre, quand on prend à sa charge de faire des commissions d'argent, on assume une responsabilité très lourde, surtout quand on n'ignore pas qu'on opère dans des conditions mystérieuses. Ce n'est pas courant. Il faut faire usage d'un mot de passe. Vercasson n'a pas pu ne pas se rendre compte qu'il faisait quelque chose de suspect, qu'il rapportait en France de l'argent *défendu*.

Vous répondrez donc « oui », en ce qui le concerne.

M. Leymarie

Et j'en finis, en passant à M. Leymarie. Pas de commentaires. Je m'en tiens aux faits. En mai 1917, Duval ne peut plus être aux yeux de M. Leymarie ce qu'il était aux yeux de MM. Laurent et Dumas en 1915. M. Hudelo vous a éclairés sur ce point : Marx était connu aussi, celui-là. On le surveillait. « La question était à l'étude », vous a-t-on dit. Depuis septembre 1916, Duval est « barré », comme on dit en style de préfecture. Depuis 1915, Intérieur, Sûreté, Préfecture, tout le monde savait que Duval allait en Suisse et ce qu'il allait y faire. Du jour, et dès l'instant où M. Leymarie a dit à Duval : votre sauf-conduit, vous l'aurez, il y a l'acte qui établit la complicité. Une petite conspiration de M. Maunoury, pour sauver son ami Leymarie, a pour but de vous faire douter du coup de téléphone reconnu par l'inculpé lui-même dès son premier interrogatoire. M. Maunoury ne se le rappelait pas... et pour cause. S'il l'avait reconnu, il eût reconnu pour lui-même sa propre complicité. Faut-il évoquer encore le défilé pénible et lamentable de certains fonctionnaires de certaine administration ? Tout ce qu'on nous a raconté est invraisemblable. Ça ne s'est point passé ainsi. Ça n'aurait pas été aussi vite s'il n'y avait pas eu le coup du téléphone, s'il n'y avait pas eu intervention de M. Leymarie.

Moins discutable encore est l'inculpation relevée contre l'ancien directeur de la Sûreté générale, à propos de la remise du chèque.

Pas d'hésitation non plus, ajoute M. Mornet :

M. Mornet remet sous les yeux des membres du conseil les dépositions des officiers de la section économique au ministère de la Guerre et la précision apportée par M. Hudelo, il y a trois jours.

— « Camaraderie malsaine », voilà ce qui a conduit M. Leymarie ici ; on a le devoir de refuser sa porte à des individus douteux, quand on occupe les hautes fonctions qu'il a occupées. Camaraderie malsaine, criminelle même, qui constitue le délit à retenir à la charge de M. Leymarie que je vous demande de condamner.

C'est un verdict général de culpabilité que je vous demande de rendre contre cette équipe.

Justice pour la France! Justice pour nos soldats!

Le chef de cette équipe est là, sur ces bancs, vous ne l'oublierez pas !

Oui ! c'est bien le chef ! Si Almereyda n'était pas mort, il serait là aussi, assis à côté des inculpés, mais à la seconde place !

Et maintenant, messieurs, je n'ai plus qu'un mot à ajouter :

Il y a un an, à peu près à pareille époque, il y a eu des troubles à l'intérieur. Des scènes pénibles ont eu lieu dans certaines parties du front.

Il a fallu, alors, — il a fallu, hélas ! — recourir à des actes, aux sanctions les plus douloureuses de toutes, mais qui s'imposaient, inéluctables, aux juges comme aux chefs, dans l'intérêt suprême de la nation !

Les auteurs responsables de ces graves événements, sont — tout au moins quelques-uns — devant vous. Et vous vous souviendrez, n'est-ce pas, qu'il y a du sang sur leurs consciences ?

Ceux qui n'ont point cédé à ces excitations ont fait noblement leur devoir. C'est à eux que la patrie devra de vivre encore demain ! Ils versent, ils verseront généreusement leur sang, pour assurer notre existence.

Faites, messieurs, qu'ils aient la certitude de ne s'être point sacrifiés en vain, et que ceux qui continueront leur œuvre glorieuse seront, grâce à vous, protégés contre ceux qui tenteraient de la poignarder dans le dos.

Messieurs, justice, pour la France ! Justice pour nos soldats ! (Applaudissements prolongés.)

Aujourd'hui, à une heure, plaidoirie de Me Magnan, pour Duval.

H. M.

LA GUERRE SOUS-MARINE est en décroissance et deux repaires de pirates embouteillés

a déclaré le ministre de la Marine à la Commission de la Marine de Guerre

M. Georges Leygues, ministre de la Marine, a fait à la commission de la marine de guerre des déclarations sur la situation navale et notamment sur les opérations d'embouteillage de Zeebrugge et d'Ostende.

Il a, à ce propos, fourni des documents prouvant la réussite complète de ces opérations. A Zeebrugge, 1,100 tonnes de fer et une masse énorme de béton seront des plus difficiles à enlever, et comme le port de Zeebrugge doit être dragué sans cesse, afin d'éviter l'ensablement, une barre est déjà formée qui peut modifier radicalement l'accès et l'emploi du port.

L'opération sur Ostende, manquée le 23 avril par suite d'un brusque changement atmosphérique, et pleinement réussie dans la nuit du 9 au 10 mai, a provoqué également l'embouteillage du port.

Les destroyers français ont coopéré à la première et à la seconde expédition sans subir de pertes.

Les deux bases les plus puissantes des sous-marins allemands sont donc pour longtemps inutilisables.

D'autre part, la guerre sous-marine est en déclin. Les chiffres fournis au Reichstag par von Cappelle sont inexacts. Le tableau du tonnage détruit mensuellement, au cours des cinq derniers mois, est à cet égard fort significatif.

	Chiffres allemands	Chiffres réels
Décembre 1917	702.000	386.277
Janvier 1918	632.000	302.459
Février 1918	689.000	332.522
Mars 1918	680.000	358.660
Avril 1918	600.000	268.704

D'autre part, le nombre des sous-marins détruits augmente progressivement depuis le mois de janvier dans des proportions telles que l'effectif des escadrilles ne peut être maintenu au chiffre minimum réglementaire et que le nombre des sous-marins détruits en janvier, février et mars a été supérieur chaque mois au chiffre des sous-marins construits chaque mois, et qu'en avril le chiffre des sous-marins détruits égale moins trois unités le chiffre total des sous-marins détruits au cours des trois mois précédents.

Tels sont les résultats, fort encourageants, obtenus, grâce à l'inlassable dévouement des équipages et du commandement à la mer, par l'effort coordonné des marines alliées.

ECHOS

M. Raoul Péret, ancien ministre, président de la commission du budget, est depuis plus d'un mois alité dans la petite commune de Vendeuvre-de-Poitou (Vienne) dont il est maire.

M. Péret, actuellement en voie de guérison, ne pourra de quelque temps encore reprendre ses occupations législatives.

La fête patriotique de Jeanne d'Arc sera célébrée à Notre-Dame de Paris aujourd'hui dimanche à 10 heures, sous la présidence du cardinal Amette. A 2 heures, office ; à 3 heures très précises, discours par M. l'abbé Cosse, curé de Saint-Charles de Monceau. Procession de la Statue et de l'Etendard et salut.

A propos de la célébration de la fête de Jeanne d'Arc, enregistrons le vœu d'un certain nombre de personnes qui souhaiteraient que l'on laissât en place plusieurs jours au moins les fleurs déposées sur les statues de l'héroïne, au lieu de les enlever presque aussitôt après la fin des cérémonies.

La colonie roumaine de Paris offrira un déjeuner en l'honneur du général Berthelot, chef de la mission française en Roumanie, demain lundi, au palais d'Orsay.

Pour les petits Parisiens

Mont-de-Marsan, 11 Mai. — En quelques jours plus de 700 familles landaises ont répondu favorablement à un appel qui avait été adressé à la population par la « Coopérative Montoise », pour recevoir les petits Parisiens, qui doivent arriver dans les premiers jours de juin.

CONTES DU « PETIT JOURNAL »

CE LEDUNOIS !

A la fourche des trois chemins qui aboutissent au chef-lieu de canton, à la baie de Valport et à la gare de Saint-Landry, la mère Guillon tenait un débit de boisson, très estimé des rouliers et des pêcheurs. Aidée de sa fille Gervaise, elle leur versait le calvados, et elle gagnait bien; mais Ledunois, son gendre, buvait le meilleur du revenu. Maçon de son état, il n'allait au chantier que le moins souvent possible; il restait au cabaret sous prétexte de soulager les femmes ou de faire honneur aux copains: alors il offrait des tournées, et quand il était ivre, il rossait sa femme. Le dimanche des Rameaux, après vêpres, il la traîna par le chignon en lui administrant des coups de bottes; quand on la releva, elle avait une côte cassée. Il fallut appeler le médecin. La belle-mère bougonnait:

— En voilà des frais que vous coûtez, avec vos soûleries!

Le docteur Déglemont, conseiller général, vint en automobile. Pour cette promenade par un clair matin de printemps, il avait pris dans sa voiture le député de l'arrondissement. Dès que Ledunois vit arriver les messieurs de la ville, il s'esquiva.

— Regardez-le qui se sauve, criait mère Guillon.

Piqué d'honneur, le maçon voulut démontrer qu'il ne craignait personne; il revint sur ses pas, et il tint compagnie à M. le député, pendant la consultation; il était encore là quand le praticien reparut au seuil de la guinguette.

— Alors, c'est toi, qui as fait ce coup-là? Et à ta propre femme? Tu n'as pas honte? Si je te dénonçais aux gendarmes, moi?

Ledunois, penaud, répondit : « J'étais soûl... »

— Je le sais bien que tu étais soûl ! C'est ça qu'on te reproche!

— Tu l'as mise dans un bel état, la Gervaise.

— J'avais plus ma raison...

— Tu te fourres dans le corps un poison qui va te rendre pareil aux bêtes, et tu le sais d'avance, puisque tu dis toi-même qu'il t'enlève ta raison!

— J'étais soûl...

— Eh malheureux! Quand un homme a perdu la seule chose qui le distinguait des autres animaux, quelle différence fais-tu entre eux et lui? Parfaitement! Quelle différence entre toi et ton cochon?

L'ivrogne releva la tête avec une colère dans l'œil:

— Tout de même, monsieur Déglemont, je suis pas un cochon !

— Tu es un homme, peut-être. quand tu as bu? Ose donc me dire que tu es encore un homme, quand tu as bu!

— Je suis pas un cochon.

— Alors, montre-la-moi, la différence, si tu en vois une. Il marche à quatre pattes? Eh bien, et toi? Il se roule dans le ruisseau? Toi aussi! Il grogne et il bave, au lieu de parler? Tout comme toi!

— Puisque je vous dis que j'étais soûl...

— Volontairement, tu t'es rendu l'égal d'une brute, et pire qu'elle, puisque tu fais de toi, volontairement, une brute dangereuse, nuisible pour les autres.

— Dites tout de suite: un chien enragé...

— Et pourquoi donc je ne le dirais pas? Elle est plus juste que tu ne penses, ta comparaison; elle est plus juste que la mienne. Car c'est vraiment une maladie comparable à la rage que tu achètes pour te l'inoculer. Et tu vois bien que tu n'es pas dénué de bon sens, dans ton état normal, puisque tu as trouvé tout seul la vérité qu'il fallait dire.

— Chien enragé ? fit l'autre, goguenard.

— Avec cette aggravation, encore, que le mal est héréditaire. Car tu sais, Ledunois, au point où te voici déjà, il ne faudrait plus t'aviser d'avoir un enfant. Il vaut encore mieux que la Gervaise ait une côte cassée. Un os de côtelette, ça se recolle en trois semaines, tandis que votre gosse, il serait rachitique pour toute sa vie, ou boiteux, fou, idiot, ou tuberculeux, ou bien sourd-muet, comme on en voit tant, et les enfants qu'il aurait à son tour seraient tout pareil à leur père: par ta faute, tu m'entends, par ta faute!

Le docteur avait pris Ledunois par le bouton de sa veste, et il lui parlait dans le nez:

— Tu pues encore l'alcool!

Derrière le battant de la porte entr'ouverte, la mère Guillon écoutait en astiquant un bol, contente du médecin qui malmenait son gendre, et contente aussi que personne ne fût là pour entendre ce qu'il disait contre la boisson. Elle songeait: « Faut bien qu'on vive, tout de même, et pour vivre, il faut vendre. »

— Tu as encore bu, ce matin? Avoue!

— Un rien, pour tuer le ver.

— Pour te tuer ! Eh bien, assassine-toi, mon gars, puisque ça te fait plaisir. Moi, j'ai rempli mon devoir en te prévenant, si tu continues, tu n'en as plus pour deux ans à rester sur terre.

— S'il pouvait dire vrai, pensait mère Guillon.

Lâché enfin, Ledunois respira d'aise. M. Déglemont, d'un coup de poignet furieux, mit le moteur en marche. La voiture partit; en ronflant sur la route blonde, entre deux haies de pommiers en fleurs, elle montait vers le ciel mauve. Le docteur soufflait devant lui: « Ouf! » Et il avalait des gorgées de matin, pour se purifier de ce qu'il avait vu.

— Evidemment, fit le député, tout cela est incontestable, mais je vous trouve dur, mon cher. Si vous croyez que cet électeur-là votera encore pour vous. »

— Ils ne m'empêcheront pas, en votant contre moi, de travailler pour eux.

— Vous ne les ménagez guère.

— J'aime mieux les sauver, ou l'essayer, du moins.

— Il y a la manière; la vôtre est violente.

— Ils me mettent hors de moi, avec leur manie de suicide! Une si belle race, si fière, si forte, si fine, rude au travail, brave au combat, si vieille et qui reste si jeune! De génération en génération, elle dépérit. Comptez les maisons qui se vident, les familles qui s'éteignent, les noms qui disparaissent, les hameaux décimés par la tuberculose que l'alcoolisme propage! C'est mon métier, à moi, de faire une croix sur les foyers autour desquels j'ai vu, il y a vingt ans, se grouper des têtes nombreuses, et où vous ne trouverez plus personne, à présent, plus personne! L'alcool a fait le désert. Un siècle de ce régime-là, et la race aura disparu.

— Croyez-vous donc que ce soit pire ici qu'en bien d'autres provinces...

— Alors, faites-nous des lois, pour nous sauver malgré nous.

La voiture s'engageait sous un bois de sapins: on parla d'autre chose.

Deux fois encore le médecin visita sa cliente. Ledunois, qui lui gardait rancune, eut grand soin d'être absent. D'ailleurs, il allait maintenant au chantier d'une façon régulière : excellent prétexte qu'il avait trouvé là pour demeurer le moins possible à la maison, où l'odeur des médecines se manifestait comme un blâme. Mais lorsque la Gervaise fut authentiquement réparée, et qu'elle eut l'imprudence de dire à une voisine: « Il n'y paraît plus », les vagues remords du maçon s'atténuèrent, et son zèle finit avec eux. Après une cure de sagesse qui avait trop duré. la revanche s'imposait: les bordées recommencèrent. Ledunois ne travaillait plus que par hasard; une de ses fugues dura toute la semaine: son patron le remercia définitivement.

— Eh bien quoi? Je tiendrai le cabaret, j'irai à la pêche. Me voilà libre et c'est tant mieux!

On disait de lui: « Ce Ledunois, tout de même, il la connaît... »

Edmond HARAUCOURT.

PROPOS D'ACTUALITE

Pour 200 grammes de pain

Cet homme a soixante-douze ans ; sa femme, infirme, en a soixante-seize. L'un et l'autre n'ont droit qu'à 200 grammes de pain.

Mais comme il est veilleur de nuit et remplit, malgré son âge, un service très pénible, on lui a dit : Demandez un supplément, il vous sera accordé.

Le mois dernier, il est donc allé à la mairie et s'est mis à la file des réclamants ; il y est revenu le lendemain, puis le surlendemain, puis un jour encore. Enfin, après avoir fait, en quatre jours, trente-deux heures de queue, il s'est vu accorder un supplément de 200 grammes de pain.

Au début de ce mois, notre homme s'en est allé à sa section, s'imaginant qu'on lui renouvellerait tout naturellement cette modeste faveur, bien justifiée par la rude vie de labeur qu'il mène.

Mais, pas du tout. Pour les suppléments, lui a-t-on dit, retournez à la mairie.

« Alors, m'écrit-il, il va falloir tous les mois refaire quatre jours de queue, prendre trente-deux heures sur mon pauvre sommeil de la journée, pour obtenir de quoi ne pas mourir de faim ?... Eh bien, non !... Non, je suis las ; je vais me faire hospitaliser avec ma vieille. A notre âge on ne peut nous refuser cela... »

On ne le peut, en effet. Et voilà de braves gens qui, jusqu'ici, avaient tenu à honneur de travailler en dépit des années, sans rien demander à l'Etat, et qui, parce qu'on les tourmente inutilement, parce qu'on leur complique sottement la pauvre existence qu'ils ont tant de mal à gagner, vont tomber à la charge de la collectivité.

En vérité, les hommes qui font ces règlements administratifs si compliqués, si tâtillons, si vexatoires, n'atteignent pas seulement le public qu'ils visent : ils portent, par contre-coup, le plus grand préjudice à l'Etat.

Jean Lecoq.

Supplément illustré du "Petit Journal"

Cette semaine, une touchante gravure en couleurs : **La Première pensée du soldat blessé.**

Variété anecdotique : **Bruges et Zeebrugge.** Nouvelles, contes, croquis humoristiques, code pour tous, renseignements militaires, éphémérides de la guerre, jeux d'esprit.

Lire le 8e épisode du roman-cinéma de Henri Germain : **le Baron Mystère.**

En vente partout : 15 centimes.

Fauvette ! (*)

SCENARIO DE M. J. MANDEMENT
FILMS DE LA MAISON ÉCLAIR

QUATRIÈME ÉPISODE

RIQUETTE-MARTHA

X. — Des sommets aux abîmes... (Suite)

Ah ! n'est-il donc pas de joie sans partage ?...

Autour de Marthe les habits noirs papillonnent toujours :

— Mademoiselle Riquette Martha, nous vous devrons des heures sans pareille...

— Vous entendre chanter... et mourir !

Ce sont, toujours, en somme, les mêmes fadeurs...

Et Marthe est presque joyeuse de voir paraître le vieux régisseur de la scène. Lui, simplement, en bon homme, déclare :

— C'était bien, vous savez, très bien !

Puis, il reprend le ton officiel, pour annoncer :

— Dépêchez-vous, mademoiselle Riquette Martha !... En scène pour le Trois, dans deux minutes... vous savez ?

Et, délivrée, Marthe peut renvoyer ses hôtes :

— Excusez-moi, messieurs : vous le voyez ? Le devoir m'appelle ! Il faut que je descende ! A tout à l'heure...

Des serrements de main, des saluts ; la loge se vide...

Alors, lasse un peu, Marthe demande à sa camériste :

— Mon Dieu ! que de fleurs on m'a envoyées !... Vous avez enlevé les cartes épinglées à ces gerbes ?

— Mais oui, mademoiselle.. Les voici...

La cameriste tend une poignée de bristols... Marthe les prend négligemment...

N'est-elle pas blasée, déjà, sur ces envois qui se renouvellent à chacun de ses triomphes ?

Oh ! d'avance elle pourrait, sans guère se tromper, dire la teneur de ces billets, toujours les mêmes, dont les uns vantent son talent, dont les autres louent sa beauté...

Ce sont, en vérité, les ordinaires messages de tous ceux qui, de loin ou de près, par snobisme ou par métier, frôlent, sans être admis à s'y mêler, le monde des artistes !...

— Attendez, fait Marthe de sa voix lasse, je vais trier cela tout de suite... Les cartes des admirateurs, au panier... et celles des journalistes dans la boîte aux « faveurs »...

Car rien n'est désintéressé dans ces envois ! Rien ! Et c'est pourquoi ils ont si peu de prix, à ses yeux...

Que veulent ceux qui la trouvent belle ? Marthe ne le sait que trop !

Que désirent les thuriféraires de la Presse? Des billets pour un prochain concert !... Ne faut-il pas payer les éloges ?

Et elle trie, vite, sans intérêt...

Mais, comme elle atteint les dernières cartes, comme son classement désabusé s'achève, Marthe, soudain, frémit, devenue pâle, si pâle qu'elle paraît près de s'évanouir :

Là ! sur ce bristol ?... ce nom ?...

Mais elle se trompe ?... elle fait erreur ?... elle est le jouet d'une illusion ?

Et sa voix se brise, trahit son angoisse tandis qu'elle appelle sa camériste :

— Rose, Rose... vite !... venez !...

XI. — Lui !...

— Rose ?... Rose ?...

La voix cristalline de Marthe tremble, d'une si folle émotion, que la femme de chambre se précipite, inquiète :

— Mademoiselle ?... Vous n'êtes pas souffrante ?.

Mais, en vérité, il s'agit bien d'être malade !...

Marthe contemple — toute pâlie — le bristol qu'elle tient toujours :

— Rose !... je crois que je suis folle !... folle de joie !... Lisez !... lisez-moi cette carte !...

Et la caméristе, intriguée, prend le carton que la diva lui tend, comme si elle doutait du témoignage de ses propres yeux:

— Lisez ! lisez, Rose !

La femme de chambre s'exécute :

— Voici, mademoiselle : « Baron de Valréas ! »...

Et elle ajoute :

— Ce carton était épinglé sur cette gerbe, mademoiselle !...

— Sur ces fleurs ? Ah ! j'aurais dû le deviner !...

Et Marthe saisit la gerbe qu'on lui montre...

Oh ! ce n'est pourtant pas le plus riche des envois qui ornent sa loge d'une moisson odorante. Il est modeste, ce bouquet de roses. Modeste et si précieux pourtant !

En son centre, placée là par une main émue, une simple branche de feuillage...

Mais ce feuillage est un feuillage de la Sanzouire... un feuillage de la lande provençale. Et c'est toute la Provence qu'il fleure... Et c'est tout le passé qu'il ressuscite !...

Marthe met le bouquet ami à la place d'honneur, dans cette loge où les tubéreuses et les orchidées rivalisent de richesse.

— Lui ! murmure-t-elle... Lui !...

Elle rit. Elle pâlit. Elle rougit. Et son cœur bat... bat... Et le mal qu'il lui fait, en sa poitrine oppressée, est encore une grande douceur...

Mais d'où vient donc ce trouble de la Fauvette ? De quelle source profonde montent donc ces larmes qui s'accumulent sous ses paupières, à la fois amères et douces ?

Est-ce le seul parfum de la Sanzouire, dégagé par cette gerbe, est-ce l'évocation du doux pays qu'il impose, qui fait palpiter le cœur de Marthe ?... Ou bien, tout bas, dans le chuchotement pieux des aveux que l'on se fait, à soi-même, la divette doit-elle s'avouer qu'elle est émue, bouleversée par la délicate attention du baron de Valréas, par le souvenir du gentilhomme, par le relent d'amour, persistant et discret, qui monte de ses fleurs ?...

Ah ! Marthe, à cette minute exquise de renaissance à la vie, évite de s'interroger ! Il lui faudrait, pour se répondre, questionner son passé, remuer ses cendres.. Et, tant de souffrances, de désillusions, palpitent encore dans ce débarras de sa vie, où elle laisse, à l'abandon de sa mémoire, les jours tristes, achevés, tombés au jamais plus...

M. de Valréas ! L'aime-t-elle ?

Avec peur Marthe évite d'y réfléchir.

Depuis que Carolus Dupont l'a arrêtée au seuil éternel de la mort, elle s'efforce de croire son cœur guéri du grand rêve d'amour. Arbitrairement elle se juge, pour toujours, écartée de toute tendresse !...

Mais M. de Valréas lui a envoyé ces fleurs !

L'aime-t-elle ? En femme, Marthe se répond d'une réponse qui n'avoue rien : « Il m'a aimée lui ! » Et elle n'est pas loin d'espérer : « Il doit m'aimer encore.. »

Et voilà que le bouquet, précieux du renouveau qu'il apporte, semble parler à Marthe !

Voilà que son parfum se fait plus insinuant, plus évocateur, encore !

Certes, oui, M. de Valréas a aimé sa Fauvette ! Il l'a aimée jalousement, uniquement, au point de souffrir atrocement quand il dut la juger mal...

Marthe, avec un frémissement apeuré, songe à la terrible scène qui marqua sa rencontre avec le gentilhomme, à Thélème !... Elle revoit l'air froid et méprisant du baron... elle revoit sa douleur ! Elle se dit : « Il m'aimait ! »

Mais la vision de la nuit cruelle s'impose toujours à sa pensée :

Elle-même, après l'avoir quitté, après avoir senti l'amour de cet homme s'éloigner d'elle, n'a-t-elle pas voulu mourir ? Ne lui est-il pas apparu que rien ne valait plus la peine de vivre ? Son cœur n'a-t-il point cessé de battre ?... Pourquoi ?... Pourquoi ?...

Mais, encore une fois, dans une pudeur d'émoi, la Fauvette ne veut pas se répondre !

Dans les couloirs, cependant, une voix résonne. Le régisseur passe, courant, appelant :

— En scène pour le Trois ! en scène pour le Trois !...

Marthe soudain se précipite...

Ah ! le chaud espoir qui vient de lui monter à l'âme !

Si ce bouquet est là, si ces feuillages de la Sanzouire viennent de lui apporter toute la caresse du doux pays, mais, n'est-ce pas que le baron de Valréas est dans la salle ?

Seul, l'éclat aveuglant de la rampe a dû l'empêcher de le reconnaître ?

Et Marthe — qui se sent légère, légère — appelle encore sa femme de chambre, cependant qu'elle descend l'escalier des coulisses :

— Viens, Rose... viens !...

Sur le plateau, tous les artistes sont déjà prêts. On n'attend plus qu'elle :

— Je frappe les trois coups ? lui demande le régisseur.

Mais, d'un geste, elle arrête le brave homme :

— Non ! rien qu'une seconde ?... attendez !...

MARCEL ALLAIN.

(A suivre.)

(*) Copyright 1918 in the United States of America, by Marcel Allain.
Tous droits de reproduction, traduction et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.

5 h. du matin **DERNIÈRE HEURE** 5 h. du matin

LA BATAILLE DES MONTS

(*De l'envoyé spécial du* Petit Journal)

Front français des Flandres, 9 Mai. — En attendant les batailles nouvelles, il est intéressant, il est émouvant d'écrire, d'esquisser plutôt, l'histoire de ces corps français qui remontèrent en hâte de l'Oise à la Somme, à la Lys, pour aider les Anglais à barrer la route à l'ennemi.

Les Allemands ayant forcé le passage de la Lys, et trouvant devant eux une résistance qui empêchait l'encerclement du saillant d'Ypres (nous dirons bientôt là-dessus ce qu'il faut devoir aux Belges), décidaient de reprendre l'attaque sur la seule partie du front où ils avaient eu des avantages. Ils rétréciraient leur objectif pour agir plus puissamment. Ils ramenèrent leurs divisions qu'ils avaient destinées à l'exploitation de la rupture du front belge (ces Belges qui n'ont pas voulu se laisser rompre !) et ils montèrent l'opération du Kemmel.

Dès le 20 avril, leur intention était percée ; le 23, manœuvre préparatoire, ils attaquent au nord-est de Bailleul pour essayer de nous tromper d'abord puis pour prendre la ferme Hagdorne et la hauteur de Mille, couverture du flanc gauche de leur prochaine attaque. Le 25, à 3 h. 30, dans le brouillard, ils déclanchent leur danse d'artillerie. Ils avaient amené là une succursale de leur enfer. Tous les calibres y étaient représentés. Leur tactique est double : tirs de destruction sur le Kemmel, parfois sur le mont Noir, tirs de harcèlement intenses sur les arrières. Il y a de l'acier et du gaz, de la mort et du poison.

A sept heures, l'infanterie se met en mouvement. Le front d'attaque va de Wytschaete à Dranoutre, 9 kilomètres. Vont mener l'assaut : le corps alpin, la 56e, la 4e, la 22e. Des régiments sont en soutien : une division par 2 kilomètres.

Le corps alpin se charge du Kemmel, la 4e division de Dranoutre, les autres couvrent l'action principale. Sur le Kemmel, une relève venait de se produire. Nous n'y avions encore que des îlots. Le nombre noie le mont. Nos îlots surnageaient. L'après-midi, le Kemmel est encerclé. Les îlots résistent. Puis le Kemmel est pris. Les Allemands le possèdent. Mais, halte ! il y a du « bleu » à ses pieds. Le 26e veut pousser : fermé. Et c'est ici que l'enthousiasme des Allemands va leur rentrer dans la gorge, enfoncé par des Français.

Le but manqué

La prise du mont Kemmel a élargi le cœur des Boches, le vent de la conquête les gonfle. Ils ont enlevé le premier mont qui leur barrait la route, aux suivants. Ils l'ont trouvé le nouveau moyen de déterminer l'évacuation d'Ypres ! Aussi, en avant, crie Sixte von Arnim, général d'Allemagne, en avant et sans délai pour l'empereur !

Ils vont prendre d'enfilade la ligne des Monts, leur premier objectif sera le Scharpenberg et Locre. Ils étendront l'attaque à droite jusqu'à Zillebeke. Les troupes défendant Ypres seront forcées de lâcher. Le succès sera exploité au maximum. Leurs prisonniers ne nous cachent pas ce qui nous attend. Ah ! Calais ! cette fois on le tient. Attention ! départ le 29 avril !

L'avalanche de fer et de feu

Ils ont doublé leurs moyens d'artillerie. Nos officiers, nos soldats qui ont tout vu depuis quatre ans, jurent qu'aucun bombardement n'avait encore approché le déchaînement de celui-ci. C'est qu'ils croient tenir la bonne route ; pas d'erreur, la Manche est au bout. Le but vaut l'effort. Seulement, ils sont pressés, ils se doutent bien qu'il se creuse quelques pièges à loups sur le chemin et le succès du Kemmel leur tourne la tête, ils ne prennent pas le temps de monter froidement leur affaire. L'artillerie compensera. Ils font sauter sous leurs gros calibres la terre de la chaîne des Monts. Ils s'en prennent surtout au mont Rouge et au mont Noir. Dans la nuit du 29, à trois heures du matin, ils s'avancent. Il n'y avait pas qu'eux qui s'avançaient.

Dans les trous d'obus, ayant tenu sous la plus surhumaine avalanche de fer, les troupes françaises étaient présentes. Les Allemands voulaient tellement passer qu'ils avaient porté des batteries à plusieurs centaines de mètres d'eux. C'était trois heures du matin. Le brouillard voilait tout sauf les éclairs des départs et des éclatements. J'étais à 100 mètres du Scharpenberg, dit un commandant, et je ne le voyais pas. Les Français se portèrent à la rencontre de l'assaut. Mais qui vient ainsi ? Sont-ce des Français ? Les Boches avaient coiffé le casque français. Les nôtres n'eurent aucune pitié pour le matériel national. Ils l'abîmèrent dans de violents corps à corps. Ils fauchèrent les voleurs à la mitrailleuse, à bout portant. Les Boches étaient partis pour Calais, ils n'avancèrent même pas de trois cents mètres. C'était trop dur, ils ne pouvaient mordre. Leur élan les avait cependant conduits jusqu'à Locre, mais ils s'arrêtèrent, ils avaient besoin d'en conserver quelque peu pour reculer. Car la route de Calais était devenue élastique, ils allaient reculer. Montées sur la minute, des contre-attaques nous portèrent à l'église de Locre. La nuit prochaine nous donnerait le temps de nettoyer le reste du village. Ce fut fait. On y trouva la preuve de la précipitation allemande. Ils se croyaient victorieux, ils négligeaient l'ordre : on fit dans Locre des prisonniers de 14 compagnies, de 4 régiments, de 3 divisions différentes. Sixte von Armin était dégonflé.

Mais — les Français trouvent toujours le moyen d'ajouter un « mais » à tout — mais notre ligne n'était pas droite. Il y avait des rentrants. Ça ne pouvait pas rester comme ça. Chez nous, nous avons la manie de la simplicité. Il fallait étirer la ligne. Le 4 mai vit ce luxe-là.

Donc, le 4 mai, on voulut rectifier notre ligne. Et ce fut l'affaire de la ferme Butterfly. Un chef-d'œuvre, cette affaire : pas un mort, pas un blessé (on la donnera en exemple à l'armée) et on enleva le morceau — pour rectifier. Puis on passa à la ferme Bulez-Cabaret ; les Boches ne voulaient pas la céder, on la conquit de haute lutte. Chacun, où il y avait un rentrant, tapait dans son coin. Tout maintenant est à l'alignement. Depuis, nous leur octroyons des milliers d'obus par jour comme reconstituant. Nous leur avons fermé la porte au nez. Nous devenons les gens les plus désagréables des champs de bataille.

Albert Londres.

Le jeûne et l'abstinence des Quatre-Temps

Rome, 11 Mai. — Le pape permet que les fidèles des nations belligérantes puissent satisfaire aux obligations du jeûne et de l'abstinence prescrits pour le mercredi et le samedi des Quatre-Temps, en les reportant à d'autres jours de la même semaine.

Le jeûne et l'abstinence du vendredi restent obligatoires.

La prise du mont Corno par les Italiens

Rome, 11 Mai. — Une note publiée ce soir dit :

« Le mont Corno, que nos détachements ont occupé pendant la nuit du 9 au 10 par une action bien organisée et enveloppante, représentait pour les Autrichiens, non seulement un observatoire magnifique sur la Vallarsa, mais un point qui dominait et d'où il pouvait harceler nos lignes du mont Trappola et de la vallée de Foxi.

» La nature du terrain et les sinuosités du front ont rendu difficile l'action et rendent particulièrement délicate la tâche de conserver la position : une aiguille rocheuse à pic du côté italien et reliée par une selle assez praticable à la ligne ennemie, qui l'entoure sur la partie du mont Spil et du mont Testo et qui peut, de plusieurs points éloignés, y diriger des feux concentriques.

» Mais les avantages que le mont Corno peut donner aux Italiens, soit au point de vue de l'amélioration de leurs positions, soit au point de vue des dommages que l'on peut causer à l'ennemi, compensent largement ces difficultés.

» C'est à ces difficultés que se sont attaquées avec hardiesse et un mordant magnifique et avec des pertes minimes, une compagnie d'infanterie de la brigade Murge (59e et 260e rég.) et une compagnie d'assaut du 3e détachement. Il faut ajouter que l'ennemi, à l'aide de perforeuses et de mines, avait creusé dans le roc de l'aiguille une formidable redoute semi-circulaire pour cinq mitrailleuses et des canons de petit calibre. » — (*Havas.*)

Communiqués des Alliés

Coups de main nombreux sur le front d'Orient

Sur la rive est du Vardar, une reconnaissance britannique a mis en fuite un détachement bulgare.

Vers Gradesnitza, les troupes serbes ont exécuté un raid dans les tranchées ennemies.

L'ennemi a tenté une série de coups de main sur le Dobropolje, dans la boucle de la Cerna. Il a été repoussé partout avec des pertes sérieuses. Plusieurs cadavres allemands sont restés aux abords de nos positions dans la région de Hokovo.

ITALIEN

Rome, 11 Mai. — Commandement suprême : Dans le Vallarsa, pendant la nuit du 9 au 10, nos détachements d'infanterie et d'assaut, après une lutte vive menée avec un grand mordant, ont enlevé à l'ennemi la cime difficile et bien fortifiée du mont Corno, capturant plus de 100 prisonniers, 2 canons, 4 mitrailleuses et une quantité abondante de matériel.

Dans la Conca Lachi, dans le val Lagarina et dans la vallée de l'Ornic, on a eu, pendant la journée, plusieurs épisodes de patrouilles et, dans la région sud-est du Montello, l'artillerie ennemie énergiquement contrebattue par la nôtre, a déployé une plus grande activité.

L'activité aérienne a été notable. Un de nos dirigeables a lancé une tonne de bombes sur la gare du chemin de fer de Mattarello.

Des aviateurs britanniques ont contraint trois avions ennemis à descendre et ont incendié un ballon captif au sud de Conegliano.

Un régiment américain acclamé à Londres est passé en revue par le roi

Londres, 11 Mai. — Un régiment américain fort d'environ 3.000 hommes est arrivé et a défilé dans les rues principales de Londres. Il a été passé en revue par le roi.

Les hommes, qui présentent une apparence magnifique, appartiennent à l'armée levée par les Etats-Unis depuis l'entrée en campagne.

Seuls le colonel et le lieutenant-colonel appartiennent à l'ancienne armée régulière des Etats-Unis.

Le régiment s'est dirigé vers les casernes situées près du palais de Buckingham et après avoir reçu des rafraîchissements, il s'est mis en marche pour défiler devant le palais de Buckingham. Un grand nombre de bâtiments publics avaient arboré le drapeau des Etats-Unis.

Une foule immense a assisté au défilé et a fait un accueil enthousiaste aux soldats américains qui ont été continuellement acclamés sur le parcours du cortège.

Le roi les a passés en revue ayant à ses côtés le major général Biddle, de l'armée américaine.

Plus tard, dans la journée, le régiment est retourné à son camp d'instruction. — (*Havas.*)

Message de bienvenue du roi George

Londres, 11 Mai. — Le roi George a adressé aux troupes des Etats-Unis qui traversent la Grande-Bretagne le message de bienvenue suivant :

Soldats des Etats-Unis,

Le peuple des Iles Britanniques vous salue à votre passage en route pour aller prendre place aux côtés des armées des nombreuses nations qui livrent dans l'ancien monde la bataille de la Liberté humaine.

Votre contact donnera aux Alliés un renouveau de cœur et d'énergie. Combien je désirerais pouvoir serrer la main de chacun de vous et vous souhaiter bon succès dans votre mission !

LES AFFAIRES EN COURS

M. Turmel interrogé

M. Turmel a été amené, hier, devant le capitaine Mangin-Bocquet, officier rapporteur devant le 2e conseil de guerre. L'interrogatoire auquel il a été soumis n'a porté que sur des à-côtés de l'enquête en cours.

La fin de l'instruction contre César Hanau

L'acte de procédure par lequel devait se clore l'information ouverte contre le correspondant italien César Hanau a eu lieu hier, par l'interrogatoire définitif de l'inculpé par le lieutenant rapporteur, M. Jousselin. En présence de son défenseur, Me Charles Philippe, César Hanau a répondu aux questions d'ensemble que lui a posées l'officier rapporteur.

Le reçu de Mme Amherd

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Genève, 11 Mai. — M. Bertin, commissaire de police à Paris, est arrivé à Genève hier matin. Une heure après son arrivée, accompagné de Me Pacthod, huissier, il s'est rendu à l'hôtel International où il montra à Mme Amherd la photographie du reçu des 345.000 francs. Mme Amherd a reconnu que le reçu était écrit de sa main. On se rappelle cependant qu'elle nous avait déclaré que le reçu avait été écrit par Duval et qu'elle n'avait fait que le signer.

La situation intérieure de l'Autriche-Hongrie reste grave

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Zurich, 11 Mai. — Les journaux autrichiens publient des articles pessimistes sur la situation intérieure tant en Hongrie qu'en Autriche.

Le nouveau cabinet hongrois reconstitué par M. Weckerlé est considéré comme un expédient provisoire. Ayant une assez mauvaise presse, on espère tout au plus que M. Weckerlé réussira à végéter pendant quelque temps. Il subira de nombreuses attaques des groupes Andrassy, Apponyi et Carolyi, et il est à la merci d'un incident qui peut survenir à chaque instant.

En Autriche, le cabinet Seidler, par suite des concessions qu'il vient de faire aux Allemands et des projets sur la division administrative de la Bohême, se trouve en présence d'une opposition formidable. Il est probable que la dissolution du Parlement ne pourra être évitée et qu'on reviendra au régime de l'arbitraire, comme au temps du comte Sturgk.

Plusieurs journaux expriment la crainte que la résistance de l'Autriche, déjà très affaiblie par la situation économique, ne devienne absolument précaire. L'empereur se décide à gouverner en dehors de la Constitution en appliquant le régime des décrets.

L'état de Konstantin est très grave

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Zurich, 11 Mai. — On confirme dans l'entourage immédiat de Constantin que l'ex-souverain a subi à plusieurs reprises, depuis 1913, des interventions chirurgicales.

L'ex-roi souffre d'une forte fièvre causée par une inflammation purulente dans les régions intercostales. Son état est considéré comme très grave. Jeudi, il s'est légèrement amélioré dans la journée.

Hier, tous les princes de la famille royale se sont rassemblés autour du roi. Plusieurs d'entre eux se trouvaient à Lucerne, à Lausanne et dans d'autres villégiatures. Ils ont été rappelés télégraphiquement à Zurich.

Un sous-marin coulé par un croiseur américain

New-York, 11 Mai. — Un croiseur américain qui vient d'arriver dans un port de l'Atlantique a récemment coulé un sous-marin qui, touché en plein par un obus, fut coupé en deux.

Défense de parler de la guerre sous-marine

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Zurich, 11 Mai. — Suivant les journaux de Berlin, une importante conférence a eu lieu hier entre le vice-chancelier Payer et les chefs de parti du Reichstag. L'amiral von Capelle y assistait. Le but de la réunion était de fixer l'ordre du jour des séances plénières du Reichstag et de décider de supprimer toute discussion publique sur la guerre sous-marine.

En Allemagne un incendie détruit 250 tonnes de blé

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Zurich, 11 Mai. — Le *Berliner Tageblatt* annonce qu'un incendie a détruit l'important dépôt de céréales du Grossbeeren, près Berlin, dont les hangars étaient gardés militairement nuit et jour. 250 tonnes de blé ont été brûlées.

Des troupes sont envoyées en Ukraine

Amsterdam, 11 Mai. — Un correspondant de la frontière annonce qu'un important contingent de cavalerie bavaroise vient d'arriver à Liége venant de la frontière des Flandres et se dirigeant vers l'Uraine. Ces troupes ont été informées que la guerre allait reprendre en Ukraine.

D'autres troupes se dirigeant vers l'Est ont traversé Liége jeudi. — (*Daily Mail.*)

Encore 14 avions boches abattus

Officiel britannique, 11 Mai.

Le 10 courant, les nuages bas et le brouillard ont empêché tout vol jusqu'à 5 heures du soir. A partir de cette heure, le temps s'étant éclairci sur une petite partie du front, une grande activité s'est manifestée dans ce secteur jusqu'à la tombée de la nuit.

Plus de quatorze tonnes de bombes ont été jetées par nous sur Péronne, Bapaume, Thielt, Douai, Zeebrugge et les docks de Bruges. Les appareils de chasse ennemis ont été très actifs et ont attaqué sans arrêt nos appareils de bombardement.

Huit aéroplanes allemands ont été abattus dans des combats aériens et six autres forcés d'atterrir désemparés. Neuf des nôtres manquent.

Un de nos appareils porté manquant le 7 courant est rentré depuis.

DEUX ARRESTATIONS pour spéculation sur la farine

Le chef cuisinier d'un grand restaurant de la rive droite, Jean Daguino, 38 ans, demeurant 116, faubourg Poissonnière, déchargeait, hier matin, dans une des dépendances de ce restaurant, 250 kilos de farine, lorsque les inspecteurs Arquier et Grossard, du service de la répression des fraudes à la Préfecture de police, l'interpellèrent ; ses explications ayant paru embarrassées, ils le conduisirent auprès de M. Lavayssé, chef du service.

Daguino avoua que les 250 kilos de farine lui avaient été fournis par M. Jouanneau, boulanger, 16, avenue Rapp, au prix de 2 fr. 25 le kilo.

M. Lavayssé se rendit chez le boulanger ; il établit que la farine revendue à ce prix par M. Jouanneau avait été fournie à ce dernier par le Ravitaillement — pour faire du pain, naturellement, et seulement du pain — au prix de 0 fr. 40 le kilo, comme à tous les boulangers, d'ailleurs, qui ont ainsi un prix de faveur leur permettant de vendre le pain 0 fr. 50.

L'Etat a donc été fraudé. En outre, M. Lavayssé a relevé sur les livres du boulanger la preuve qu'il avait fourni plusieurs autres centaines de kilos de farine à d'autres personnes, qui n'employaient sans doute pas cette farine à faire du pain.

Le boulanger et le chef cuisinier ont été conduits au Parquet ; M. Deïss a été chargé d'ouvrir une instruction et les a fait écrouer tous deux sous l'inculpation de spéculation illicite, abus de confiance et complicité.

Les dépouilles de l'Ukraine déçoivent les Allemands

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Zurich, 11 Mai. — La *Gazette de l'Allemagne du Nord,* dans un article intitulé : « Importations de l'Ukraine », prépare l'opinion allemande à de nouvelles déceptions et déclare qu'on a mal interprété dans le public les déclarations officielles sur les prochains arrivages de céréales ukrainiennes. Il faut se rappeler que jusqu'au 1er juin l'Allemagne n'a droit qu'à un tiers des vivres ukrainiens, l'Autriche recevant les deux autres tiers. Jusqu'ici, il est impossible d'espérer qu'on puisse réunir avant cette date plus de 25,000 tonnes de blé. Ce chiffre, qui paraît important à première vue, ne représente qu'une très minime partie des besoins actuels de l'Allemagne. Encore faut-il considérer que ces 25,000 tonnes sont réunies en Ukraine et qu'il faut les amener en Allemagne, ce qui n'ira pas sans de nombreuses difficultés.

Appel au soulèvement populaire contre Skoropadsky

Bâle, 11 Mai. — On mande de Kieff :

L'hetmann Skoropadsky a donné ordre d'arrêter l'ancien président et les autres membres de la Rada.

Des membres démissionnaires de la Rada ont décidé, de leur côté, au cours d'une séance secrète, de soulever les masses du peuple contre Skoropadsky.

Le général Rennenkampf aurait été assassiné

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Zurich, 11 Mai. — Encore un général assassiné. Le *Lokal Anzeiger* annonce de source russe que le général Rennenkampf aurait été assassiné à Taganrog.

Charles Ier au G. Q. G. allemand

Bâle, 11 Mai. — On mande de Vienne :

L'empereur Charles s'est rendu le 10 mai au soir au grand quartier général allemand accompagné notamment du premier grand maître de la cour, comte Hunyadi, du ministre des Affaires étrangères et du chef d'état-major général. — (*Havas.*)

Dans l'aviation américaine

Le lieutenant Paul J. Baer, de l'escadrille La Fayette, a abattu deux avions dans sa journée le 7 mai. Rappelons que ce pilote n'est au front que depuis la fin de février et qu'il a commencé à totaliser des victoires dès le 11 mars. Pendant ce mois, il abattait 2 avions, en avril 3, en mai il en a déjà 2 à son actif. On ne peut aller plus vite en besogne et ses succès battent tous les records enregistrés jusqu'alors. Ajoutez que plusieurs autres succès, remportés trop loin dans les lignes ennemies, n'ont pas été homologués.

Il a reçu le D. S. C. américain avec ce motif :

[Le 11 mars 1918, a attaqué seul un groupe de 7 avions de chasse ennemis, en détruisant un qui s'écrasa sur le sol près des lignes françaises au nord-est de Reims. Le 16 mars, il attaqua 2 bi-places, dont un tomba en flammes, touchant terre dans la même région.]

Le sergent Baylies, aux 5 victoires, qui était à égalité avec le lieutenant Baer avant le doublé de celui-ci, est son plus redoutable adversaire actuellement.

Le nouveau régime des sucres

La première réunion de la commission chargée d'étudier, à la suite de la dénonciation de la Convention de Bruxelles, le nouveau régime des sucres, a eu lieu hier au ministère du Commerce.

M. Lémery, sous-secrétaire d'Etat, a fait un exposé général de la question. Il a rappelé les diverses phases de la législation des sucres depuis le premier Empire jusqu'à la Convention de Bruxelles et indiqué les difficultés à résoudre.

Fixation du prix de vente en gros et en détail des pommes de terre primeurs

En vue d'éviter le renouvellement de la hausse excessive constatée en 1917 sur les pommes de terre primeurs, le ministère du Ravitaillement s'est mis en rapport, par l'intermédiaire de l'Office technique du Ravitaillement, avec le syndicat des exportateurs agricoles algériens ainsi qu'avec les mandataires et commissionnaires qui assurent la vente de cette denrée.

Par suite les pommes de terre nouvelles, lavées ou non lavées, d'Afrique du Nord ou de toute autre provenance ne pourront être vendues au consommateur à un prix supérieur à 0 fr. 90 le kilo.

Tous les prix ont été fixés en complet accord avec les représentants des producteurs et intermédiaires intéressés.

La vente à des prix supérieurs exposerait les contrevenants à des poursuites judiciaires, en vertu de la loi du 20 avril 1916 sur la spéculation illicite.

Ces prix nouveaux sont appliqués à partir du 11 mai. Ils seront modifiés ultérieurement, dès que la production bretonne permettra d'assurer la consommation courante en pommes de terre nouvelles sur des bases plus étendues.

Congrès des Cheminots du P. O.

Bordeaux, 11 Mai. — Aujourd'hui s'est ouvert, à la Bourse du Travail, le deuxième congrès régional des cheminots du P. O.

Sur 76 syndicats existants, 75 sont représentés par 124 délégués, représentant 31.000 syndiqués.

Après vérification des mandats, le congrès désigne différentes commissions pour élaborer le cahier des revendications corporatives.

Le rapport moral amène une longue discussion sur les incidents de Périgueux et de Tours, et le congrès se félicite des améliorations obtenues par l'organisation.

Ce soir a eu lieu une réunion corporative pour affirmer l'attitude loyale des cheminots envers le pays pendant la guerre et leur résolution d'obtenir la réalisation de leurs principales revendications.

Autour de Paris

SEINE-ET-OISE

Brétigny. — Adolphe Filer, 38 ans, demeurant à Athis, rue Roquelaure, 7, a eu le pied gauche coupé par un wagon descendant de la butte sud de Brétigny. A l'hôpital.

Montgeron. — Bien que n'ayant jamais été au front, Alphonse Frédéric arbore à sa boutonnière la croix de guerre et l'insigne des blessés. Il est arrêté.

— Un tourneur, Robert Paurelle, 18 ans, demeurant 48, rue de Paris, blesse gravement, au cours d'une discussion, Georges Clérin, épicier, 49 ans.

Saint-Germain-lès-Corbeil. — On arrête pour vol Henri Barreaux, mécanicien, 17 ans.

SEINE-ET-MARNE

Champcenest. — Le manouvrier Paul Denis, 64 ans, de Beton-Bazoches, monté sur un arbre pour dénicher un nid de corbeaux, dans le parc du château de Ferreux, tombe et se tue.

La Ferté-sous-Jouarre. — La nuit dernière, au cours d'un orage d'une extrême violence, une trombe d'eau et de vent s'est abattue sur la région, entraînant tout sur son passage. Maisons d'habitations, récoltes et plantations ont été détruites. Les dégâts les plus importants sont constatés sur le bourg de Jouarre et dans le hameau de Courcel-

CE QUE DIT LA PRESSE

LA DÉCLARATION DES MAJORITAIRES

De l'**Evénement** (M. Alexandre Varenne) :

Je ne puis laisser Longuet faire croire à ses lecteurs que la déclaration remise aux délégués américains représente au plus l'opinion d'une douzaine d'élus socialistes. Nous n'étions guère qu'une quinzaine au rendez-vous. Mais Longuet sait aussi bien que moi que les majoritaires qui auraient signé notre déclaration, si nous avions eu le temps de recueillir les signatures, sont tout près de quarante. Il en sera convaincu d'ailleurs un de ces jours, et ses lecteurs aussi, s'il veut bien, par pure loyauté, publier les documents que nous pourrons communiquer aux journaux.

De la **Victoire** (M. Gustave Hervé) :

Il est bon que la nation retienne les noms des parlementaires socialistes qui, dans la grande crise morale qu'a déchaînée la guerre, ont placé la solidarité nationale avant la solidarité avec les socialistes allemands.

Ceux-là seuls, à la fin de la guerre, lorsque la nation nommera de nouveaux représentants, auront le droit de se réclamer du grand parti du Bloc national, qui se formera infailliblement, sur les ruines des anciens partis, pour refaire la France nouvelle, et jeter les bases de la quatrième République.

LA DICTATURE CONSENTIE

Du **Gaulois** (M. Arthur Meyer) :

La haine sacrée de l'Allemagne, voilà le sentiment qui est au fond de toutes les consciences chez les peuples dont l'Allemagne, depuis bientôt quatre ans, poursuit la ruine et l'asservissement. Et c'est bien pour cela que M. Clemenceau, en réclamant la guerre intégrale, et M. Lloyd George, en adoptant le même programme, se sont trouvés en accord avec l'âme nationale. Si de tout notre cœur et de toute notre bonne volonté, nous leur faisons large confiance, c'est pour qu'ils puissent mener la guerre victorieusement jusqu'au bout. C'est, je le répète, la dictature consentie.

LES MARINS DE LA VIEILLE ANGLETERRE ....

Du **New-York Herald** (M. Pierre Veber) :

L'exemple des marins anglais est l'un des plus beaux que l'on puisse citer. Ce dévouement est volontairement aveugle, et digne du vieux Nelson à Copenhagen disant : « Vous vous trompez ! Je ne vois pas ! » La mort du *Vindictive* est un enseignement. Ce bateau délabré, qui n'était plus bon à rien, a du moins, en périssant, servi une dernière fois son pays et notre cause.

30.000 francs de détournements de Bons de la Défense nationale

Un ancien banquier de Lille, M. Gaston Jouniaux, âgé de trente-neuf ans, a été arrêté hier dans les circonstances suivantes :

Les Allemands ayant occupé Lille arrêtèrent Gaston Jouniaux qu'ils envoyèrent prisonnier en Allemagne. Il y resta trois ans détenu et fut rapatrié. A Paris, où sa famille vint le rejoindre, l'ex-banquier ayant été réformé trouva l'emploi de son activité. Il entra comme employé à la Banque Française et de l'Industrie, rue Scribe. Ces temps derniers, l'examen de ses livres fit constater certaines irrégularités qui nécessitèrent une expertise plus approfondie. On releva des malversations qui révélèrent des détournements s'élevant à 30,000 francs portant sur des Bons de la Défense nationale. Une plainte fut adressée au Parquet et, hier, l'ex-banquier fut convoqué au cabinet de M. Pamart, juge d'instruction.

En présence de son défenseur, Me Pierre Weill, Jouniaux a fait des aveux. Arrêté sur-le-champ, il a été écroué à la prison de la Santé.

A travers Paris

Mère criminelle

Des inspecteurs du 10e district ont arrêté, hier après-midi, rue Brancion, au domicile de sa mère où elle s'était réfugiée, une jeune femme Louise Bosse, 24 ans, domiciliée avenue Bugeaud.

Louise Bosse, qui occupait à cette dernière adresse une chambre au sixième étage, avait donné clandestinement le jour à un enfant du sexe masculin, qu'elle avait dissimulé dans un lit-cage. La mère criminelle a été écrouée au Dépôt.

Coups de feu dans la nuit

Au moment où il rentrait à son domicile, rue des Tournelles, M. Ludovic Destreins, 43 ans, gardien de chais, entendit des coups de feu tirés vers le boulevard Beaumarchais, il y courut et vit une femme ensanglantée, qui s'enfuyait, tandis qu'un individu tentait de la rejoindre. Aidé d'un passant, il arrêta l'homme, qui opposa une vive résistance. C'est un nommé Georges Lobraut, 17 ans, sans profession, demeurant faubourg Saint-Antoine. Au Dépôt.

Entre voisins

Rue de la Huchette, 15, la nuit dernière, vers 11 heures, au cours d'une discussion, Fidèle Bono, peintre, demeurant à cette adresse, a tiré un coup de revolver sur M. Eugène Leclerc, 52 ans, porteur aux Halles, son voisin, qui, atteint à l'épaule droite, est admis à l'Hôtel-Dieu. Bono a été consigné à la disposition de M. Magnan, commissaire de police du quartier de la Sorbonne.

L'incorrection de Toby

Au coin de la rue Geoffroy-Marie et du Faubourg-Monmartre, une jeune femme, assez élégante, traînant un bouledogue en laisse, s'arrêtait, hier, vers quatre heures, devant une vitrine ; une autre passante s'arrêta à son tour, mais se retournant soudain, elle entra dans une violente colère. Le bouledogue venait de s'oublier et de maculer sa robe. Des propos assez vifs s'échangèrent, puis des coups. Toby intervint, mordant à belles dents la rivale de sa maîtresse. La scène se termina au commissariat, où ces dames se sont vu dresser procès-verbal.

Les boucheries contrôlées n'ont pas des prix semblables

Les boucheries contrôlées, qui ont été créées pour servir d'étalons de prix, fonctionnent depuis près d'un mois. Leurs résultats sont fournis chaque semaine à l'Hôtel de Ville. Les résultats du 7 au 11 mars donnent des écarts importants.

C'est ainsi que le filet de bœuf entier varie, suivant les boucheries contrôlées, de 8 à 11 fr. le kilo, la pointe de culotte de 5,80 à 6,60, la graisse ordinaire de 2,20 à 3 fr. ; des écarts semblables sont constatés sur le veau et le mouton.

Or, nous avons demandé à M. Le Corbeiller à quelles raisons pouvaient être imputés ces écarts.

— Les boucheries contrôlées, nous dit le rapporteur de la 2e commission, sont ainsi instituées : le Conseil leur accorde son patronage à la condition que leur bénéfice sur le poids total des animaux ne soit pas supérieur à 0,50 centimes par kilo, mais les boucheries ont le droit de vendre chaque morceau au prix qui leur convient, faisant ainsi supporter à certains morceaux la somme abandonnée sur d'autres.

LA FOURRAGÈRE

— La fourragère a été conférée par le Général en chef à l'escadrille S.P.A. 15, au 350e régiment d'infanterie, aux 65e et 69e bataillons de chasseurs à pied.

La Mission américaine remercie M. Stéphen Pichon avant de quitter la France

Les membres de la mission américaine du Travail viennent d'adresser la lettre suivante à M. Stéphen Pichon, ministre des Affaires étrangères :

Avant de quitter Paris pour retourner sous peu en Amérique, nous tenons à vous exprimer nos remerciements pour nous avoir accordé le privilège de parcourir les régions dont nous sommes heureusement revenus après un voyage des plus intéressants.

Nous tenons également à marquer combien nous avons apprécié la manière dont l'excursion fut organisée, et conduite, sous l'experte direction de tous ceux, — les civils aussi bien que l'officier chargé de nous accompagner, ou les commandants, dans les différents points que nous visitâmes — auxquels incombait la tâche, qu'ils ont si remarquablement accomplie, de faire de notre tournée un succès complet sous tous les rapports.

Notre seul regret est que d'autres obligations nous forcent à quitter si tôt la France ; notre espoir, que nous aurons encore l'occasion de fouler son sol hospitalier.

Reims, Verdun, notre contact avec les magnifiques Poilus sont des visions qui ne s'effaceront jamais de nos cœurs ni de nos esprits — visions que nous remporterons, en profonde vénération, au peuple des Etats-Unis — car elles sont le symbole de tout ce qu'implique le mot héroïsme.

La France, à Verdun, a enseigné au monde une devise qui témoigne de son merveilleux moral : « On ne passe pas ! »

Les défenseurs nous en ont enseigné encore une autre : « On les aura ! » Nous nous permettons de faire nôtre cette dernière, car elle exprime l'infrangible détermination de notre pays de ne jamais fléchir tant que l'œuvre n'est pas accomplie, et accomplie à fond.

Signé : Mmes Agnès Nestor, Joy H. Higgins, Malinda Scott, Sarah Spraggan, Helen L. Grenfell, Chanler ;

MM. Chester M. Wright, Le Roy C. Dunn, Alson Secor, John P. Frey, Martin F. Ryan, James A. Wilson, Ch. Belmont Davis, Geo L. Berry, E.-O. Mac Cormick, Arthur O. Lovejoy.

Internés français rapatriés

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Genève, 11 Mai. — Un convoi d'internés militaires français, comprenant 656 officiers et soldats provenant de tous les secteurs de la Suisse, est passé cette nuit en gare de Cornavin. Le convoi est reparti pour Lyon à 3 heures 10.

Epilepsie MALADIES NERVEUSES
Amélioration progressive et guérison
SOLUTION LAROYENNE 50 ans succès
Ph. DUREL, 7, Bd Denain, Paris.

BANQUE DE FRANCE

Service des Dépôts de Titres

A partir du lundi 13 Mai courant, le Service des Dépôts de Titres de la Banque de France, actuellement installé à l'annexe de la place Ventadour, sera transféré provisoirement, 3, place de la Madeleine (angle de la rue Royale).

Les bureaux seront ouverts sans interruption de 9 heures 1/2 à 14 heures 1/2.

AVIS ET COMMUNICATIONS

Employés catholiques des Grands magasins. — A 9 h. 1/2, cérémonie au Sacré-Cœur, sous la présidence de Mgr Odelin, vicaire général. Sermon par le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois.

LE "TIP" remplace le Beurre
2 fr. 10 le 1/2 kilo chez tous les Mds de Comestibles
Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilogs 9 fr. 55 ; 4 kilogs 18 fr. 45.
AUG. PELLERIN. 82, rue Rambuteau. 82, Paris.

Courrier des Théâtres

Spectacles de la semaine :

OPERA. — Mardi, 7 h. 1/2, *Guillaume Tell.* — Jeudi, 7 h. 1/2, *Rigoletto, Suite de danses.* — Samedi, 7 h. 1/2, *Samson et Dalila,* ballet de *Patrie.* — Dimanche, 7 h. 1/2, *Thaïs.* — Lundi 20, 7 h. 1/2, *Faust.*

COMEDIE-FRANÇAISE. — Lundi, 7 h. 3/4, *Bérénice, Le Stradivarius.* — Mardi, 7 h. 3/4, *Monsieur Scapin, Les Fausses Confidences.* — Mercredi 8 h., *L'Abbé Constantin.* — Jeudi, 1 h. 1/2, *Electre, Le Voyage de M. Perrichon* ; 8 h. 1/2, *Notre Jeunesse.* — Vendredi, 7 h. 3/4, *D'un jour à l'autre, L'Anglais tel qu'on le parle.* — Samedi, 7 h. 3/4, *Lucrèce Borgia.* — Dimanche, 1 h. 1/2, *L'Autre Danger* ; 7 h. 3/4, *Les Fresnay,* reprise de *Turcaret.*

OPERA-COMIQUE. — Jeudi, 1 h. 1/2, *Mireille* ; 7 h. 1/2, *Sapho.* — Samedi, 1 h. 1/2, *Werther, Ping-Sin* ; 7 h. 1/2, *Manon.* — Dimanche 19, 1 h. 1/2, *Les Contes d'Hoffmann* ; 7 h. 1/2, *La Tosca.*

ODEON. — Lundi, 7 h. 3/4, *La Robe Rouge.* — Mardi, 7 h. 3/4, *Sévero Torelli.* — Mercredi, 7 h. 3/4, *La Robe Rouge.* — Jeudi, 8 h., *Le Barbier de Séville, Figaro chez le Roi* ; 7 h. 3/4, *Mon Ami Teddy.* — Vendredi, 7 h. 3/4, *La Robe Rouge.* — Samedi, 2 h., *Sévero Torelli* ; 7 h. 3/4, *La Robe Rouge.* — Dimanche, 2 h., 7 h. 3/4, *Les Faux Bonshommes.* — Lundi, 2 h., *Un chapeau de paille d'Italie, Le joli rôle* ; 7 h. 3/4, *L'Arlésienne.*

TRIANON-LYRIQUE. — Samedi 18, *Si j'étais roi.* — Dimanche 19, 2 h. 1/4, *Le Petit Duc* ; 8 h. *Le Grand Mogol.* — Lundi 20, 2 h. 1/4, *Si j'étais Roi* ; 8 h., *La Mascotte.*

CHATELET. — Mercredi, samedi, dimanche, 8 h. ; jeudi, dimanche, 2 h., *La Course au Bonheur.*

OPERA. — Le ballet *Suite de Danses,* qui a obtenu un énorme succès à la matinée de bienfaisance du Théâtre-Français, va reprendre sa place au répertoire de l'Opéra. Cette poétique évocation de la musique de Chopin, orchestrée par MM. Messager et P. Vidal, sera donnée jeudi soir, après Rigoletto, avec les étoiles de la danse : Mlles Zambelli, Barbier, Meunier ; M. Aveline et tout le corps de ballet.

TRIANON-LYRIQUE. — Mlle Lucy Vauthrin, la charmante transfuge de l'Opéra-Comique, fera sa rentrée, ce soir, dans le rôle de Clairette de *La Fille de Mme Angot* ; Mme Renée Danthesse interprétera celui de Mlle Lange.

THEATRE DES ARTS. — La délicieuse comédie de mœurs belges : *Le Mariage de Mlle Beulemans* remporte, à chaque représentation, le succès le plus vif et le plus mérité, succès de pièce, succès d'interprétation. Le public est charmé par la finesse des notations comiques autant que par le très amusant accent de terroir, qui donne une saveur si originale aux boutades spirituelles.

NOUVEAU CIRQUE
AUJOURD'HUI DIMANCHE
Grande matinée à 2 h. 1/2
SPECTACLE D'ATTRACTIONS
SPORTS NAUTIQUES
LOCATION OUVERTE DE 11 H. A 19 H.

OLYMPIA. — Ce sont des salles combles qui applaudissent le merveilleux programme qui comprend, entre autres attractions et vedettes, la fameuse troupe Yamagata, la Corbeille mortelle des Jacowley Bros, etc.

AUX FOLIES-BERGERE, en matinée et en soirée, la merveilleuse revue *Quand Même !* En tête d'une interprétation de tout premier ordre, on applaudit Mado Minty, André Marly, Dréan, Brémonval, etc... (Gutenberg 02-59).

GAUMONT PALACE, 2 h. à 6 h. — Séances permanentes. *Son flirt* et *La Peine du Talion.*

CONCERT-MAYOL. — Tél. 68-07. Matiné et soirée, *Le Mariage de Pepeta,* opérette d'amour & grand spectacle. 100 artistes.

AU CIRQUE MEDRANO, aujourd'hui, matinée avec le même spectacle que le soir.

Renseignements Commerciaux

HALLES CENTRALES DE PARIS

Fruits. — Cerises Espagne, 3 à 5 fr.; Citrons Italie, 5 à 10 fr.; Espagne, 4 à 10 fr.; Dattes, 1 à 1,20 (260 à 310 fr.) ; Fraises Hyères, 4 à 10 fr.; Noix sèches, 160 à 210 fr.; Oranges Espagne, 20 à 30 fr.; Algérie, 20 à 25 fr.; Pommes choix, 130 à 220 fr.; communes, 70 à 100 fr.

Légumes. — Artichauts Algérie, 15 à 30 fr.; Midi-Paris, 20 à 45 fr.; Asperges Midi, 1,50 à 6 fr.; Argenteuil, 2,50 à 9 fr.; Carottes nouvelles, 60 à 90 fr.; Meaux, 36 à 48 fr.; Cerfeuil, 20 à 40 fr.; Champignons couches, 400 à 500 fr.; Choux nouveaux, 25 à 45 fr.; Paris, 20 à 35 fr.; Choux-fleurs Midi, 60 à 140 fr.; Angers, 35 à 75 fr.; Cresson, 25 à 175 fr.; Epinards, 35 à 45 fr.; Fèves Midi-Paris, 80 à 100 fr.; Haricots Algérie, 300 à 400 fr.; Laitues Midi-Paris, 15 à 22 fr.; Navets nouveaux, 50 à 80 fr.; Oignons nouveaux, 50 à 75 fr.; Oseille, 30 à 45 fr.; Persil, 20 à 40 fr.; Poireaux, 70 à 95 fr.; Pommes de terre Algérie, 70 fr.; Midi-Paris, 70 fr.; Hollande, 36,50 ; Radis Paris, 0,80 à 1 fr.

HUILES ET ESSENCES DE PETROLE

On cote à Paris à l'hectolitre nu, par wagon complet : Pétrole raffiné disp., 50,75 ; pétrole blanc, 60,75 ; essence minérale rectifiée, 87,25.

CRINS ET SOIES

On cote à Paris au kilo : Soies de porcs arrachées, 14 à 18 fr.; échaudées, 3 à 5 fr.; crins longs exempts de crinières, 9,50 à 10,50.

On cote à Lyon au kilo : Soies de porcs arrachées, 13 à 16 fr.; échaudées, 1,50 à 2 fr.; crins de bœufs, 3,50 à 4 fr.; crins brosse, 4,25 à 4,50 ; vieux crins frisés, 2,65 à 3 fr.

FERS, FONTES, ACIERS

On cote à Paris, les 100 kilos octroi de 3 fr. 60 non compris : Fers marchands, au coke, 1re classe, 85 fr.; fers cornières, 1re catégorie, 85 fr.; larges plats, 95,50 à 97,50 ; blooms et billettes, 73 fr.; feuillards, base 100 fr.; tôles acier doux 1 m/m, 99,50 ; 1, 5 m/m, 96,50 ; 2 m/m, 95,50 ; 2, 5 m/m, 94,75 ; 3 à 4 m/m, 94 fr.; 5 m/m et plus, 93,50 ; fil machine, 100 fr.

FERRAILLES

On cote à Paris franco les 100 kilos sur wagons Paris : ferrailles de constructeurs, 20 à 22 fr.; platinages, 4 à 5 fr.; essieux et bandages, 30 à 32 fr.; rails en fer, 30 à 32 fr.; tournures d'acier, 5 à 5,75 ; rognures en paquets, 12 à 12,50. Fontes : mécanique, 34 à 35 fr.; blanche, 20 à 22 fr.; sabots ou coussinets, 30 à 33 fr.; grise, 26 à 28 fr.; tournures de fontes, 11 à 12 fr. Aciers : riblons divers, 30 à 32 fr.

FRETS MARITIMES

On cote à Londres : Cardiff pour Trouville steamer 48/- ; Swansea pour Saint-Malo steamer 45/- ; Swansea pour La Rochelle steamer 61/6 ; Sansea pour Tonnay-Charente steamer 61/6.

MARCHÉ AUX FOURRAGES

	1re qual.	2e qual.	3e qual.
Paille de blé	200 ..	194 à 195	189 à 190
— de seigle	135 ..	129 130	124 125
— d'avoine	155 ..	149 150	145 146
Foin	255 ..	247 248	239 240
Luzerne	265 ..	256 257	249 250
Regain	255 ..	246 247	239 240

COTE OFFICIELLE DES MÉTAUX A PARIS

(les 100 kilos)	Ce jour	Sem. passée
Cuivre lingots	....	....
— propre au laiton	382 50	382 50
— en cathodes	382 50	382 50
Etain Détroits	1.175 ..	1.127 ..
— de Cornouailles	1.175 ..	1.127 ..
Plomb marq. ordinaires		
— Havre ou Rouen	....	....
— Paris	....	....
Zinc bonnes marques	210 ..	210 ..
— extra pur	260 ..	260 ..

LA HERNIE

est radicalement supprimée par la nouvelle découverte du grand spécialiste de Paris, *M. A. Claverie*. Tous les hernieux soucieux de leur santé, qui veulent vivre et travailler sans fatigue ni appréhensions, doivent demander *aujourd'hui même à M. A. Claverie*, 234, faubourg Saint-Martin, à Paris, le magistral *« Traité de la Hernie »*, qui contient la description de cette belle découverte.

QUELQUES LIVRES

Raoul Allier, professeur honoraire de l'Université de Paris. — **Les Allemands à Saint-Dié (27 août-10 septembre 1914).** — Préface du général de Lacroix. Avec 15 cartes, plans et fac-similés. Payot et Cie, Paris, 106, boulevard Saint-Germain.

Le livre de M. Raoul Allier est, sous la forme d'un récit vif, attachant, souvent dramatique, une œuvre de critique historique. Il est le résultat d'une enquête serrée, patiente, conduite dans le plus authentique esprit scientifique.

Le mémoire du prince Lichnowsky. — Un volume in-8, 3 fr. Payot et Cie, 106, boulevard Saint-Germain, Paris.

Depuis le début de la guerre, aucun document comparable au mémoire secret du prince Lichnowsky, le dernier ambassadeur d'Allemagne à Londres, n'avait vu le jour. Cet acte d'accusation formidable contre le gouvernement impérial n'avait été tiré qu'à quatre exemplaires à la machine à écrire. Il a fallu l'imprudence d'un des quatre confidents pour que copie en fût faite et que le mémoire secret parvînt finalement à l'étranger.

« Les études de la guerre » qui reproduisent une première traduction de cette pièce désormais historique du dossier de la préméditation allemande l'accompagnent d'une abondante documentation qui montre le désarroi du gouvernement de Guillaume II devant cette révélation inattendue.

Les Pays Tchèques (Bohême, Moravie, Silésie, Slovaquie) par un groupe de Français. Edité par la Ligue Franco-Tchèque, 166, rue de Richelieu, Paris. — Quelques écrivains français, très vivement intéressés par les choses de Bohême, ont entrepris de faire mieux connaître le peuple tchéco-slovaque, qui joue dans l'Europe centrale un rôle si important et si utile à notre cause. Qu'est-ce les Tchèques ?

« Le Petit Journal Agricole »

dix centimes le numéro

Lire dans le numéro du 12 mai, les articles suivants :

Les choux fourragers (A. Delaunay). — Faute de main-d'œuvre. — Les prairies artificielles. — Nouvelles agricoles. — Notre gravure. — La commission des graines de betteraves au ministère de l'Agriculture. — Les mobilisés agricoles (A. D.). — Les vipères. — Troubles après soutirage (L. Mathieu). — L'apiculture en mai (C. C.). — Comment peut-on sélectionner la main-d'œuvre agricole ? — Offres et demandes de produits agricoles. — Conseils et recettes d'une ménagère (La Ménagère). — Revue des marchés. — Gravure : Râtelage du foin.

Correspondances et consultations gratuites ; agence commerciale.

LES HAUTEURS D'EAU

Haute-Seine. — Pont de Montereau, 2 m. 19 ; pont de Melun, 3 m. 65 ; écluse de Varennes, 3 m. 08 ; écluse de Port-à-l'Anglais, 5 m. 10.

Marne. — Ecluse de Cumières, 2 m. 76 ; écluse de Chalifert, 3 m. 44 ; écluse de Charenton, 4 m. 47

Basse-Seine. — Pont de la Tournelle, 2 m. 54 ; pont Royal, 3 m. 72 ; écluse de Suresnes, 6 m. 28 ; barrage de Bezons, 3 m. 60 ; pont de Mantes, 3 m. 76 ; écluse de Méricourt, 5 m. 27.

Oise. — Barrage de Venette, 2 m. 97.

Apprenez chez vous rapidement la COMPTABILITÉ en vous adressant aux Etablts — Programme gratuit
JAMET-BUFFEREAU, 96, Rue de Rivoli, Paris.
LYON — MARSEILLE — BORDEAUX

BOURSE DE PARIS

DU SAMEDI 11 MAI 1918

VALEURS	Cours précédt	Cours du jour	VALEURS	Cours précédt	Cours du jour
3 %	58 75	58 75	Nord de l'Espagne	448 ..	455 ..
3 % amortiss.	72 25	72 25	Saragosse	497 ..	500 ..
3 ½ %	88 75	88 75	Rio Tinto, c. 5.	1855 ..	1855 ..
5 %	87 60	87 60	Acier. de la Marine	1461 ..	1490 ..
4 % 1917 lib.	69 35	69 35	Tréfiler. du Havre	235 ..	233 ..
Ouest-Etat 4 %	385 ..	389 ..	PETIT JOURNAL	290 ..	290 ..
Annam-Tonkin 2½	62 ..	61 35	**Obligations**		
Afriq.oc 3% 1903	361 ..	360 ..	Ville de Paris 65	557 ..	553 ..
Maroc 5 % 1904	455 ..	455 ..	— 1871 3 %	379 ..	379 50
Maroc 5 % 1910	431 ..	430 ..	— 1875 4 %	498 ..	495 ..
— 1914 4 %	422 ..	423 ..	— 1876 4 %	496 50	497 ..
Tunisien 3% 1902	343 50	343 ..	— 1892 2½	278 ..	275 50
Algérie 3% 1902	373 ..	378 ..	— 1894-96	267 50	269 50
Russie cons. 1re s.	40 ..	40 ..	— 1898 2 %	314 50	314 50
Russie 3 1891-94	32 25	32 25	— 1904 2 ½	328 ..	332 ..
Russie 1896 3%	31 50	31 50	— 1905 2 %	359 ..	359 ..
Russie 1906 5%	47 50	48 ..	— 1910 3 %	282 ..	282 ..
Russie 1909 4½	41 ..	41 10	— 1912 3 %	229 ..	230 ..
— 1914 4 ½	42 50	42 50	— 1917 5 ½	511 ..	509 25
Serbie 1902 5%	402 ..	407 ..	— cinquièmes	101 75	101 75
Serbie 1906 4½	315 ..	315 ..	Communale 1879	455 ..	456 ..
Serbie 1913 5%	58 ..	58 ..	Foncière 1879	491 ..	492 ..
Turc un. 4% c.20	61 60	62 ..	Communale 1880	492 ..	491 50
Ottom. 1905 4 %	176 ..	176 ..	Foncière 1883	337 50	337 ..
Argentine 09 5%	510 50	510 ..	— 1885	350 ..	348 ..
Argent. 1911 4½	95 50	96 10	Communale 1891	318 ..	317 ..
Brésil 1909 5%	409 ..	415 ..	Communale 1892	368 ..	365 50
Brésil 1910 4%	319 50	318 ..	Foncière 1895	366 ..	365 ..
Brésil 1911 4%	316 50	316 50	Communale 1899	354 ..	353 50
Chine 1913 réor. 5	438 ..	439 ..	Foncière 1903	400 ..	400 ..
Espagne Extér. 4%	138 50	139 ..	Communale 1906	400 ..	400 ..
Hellénique 1914 5%	80 ..	80 ..	Foncière 1909	214 75	214 75
Japon 1905 4%	92 ..	91 ..	Communale 1912	214 ..	216 ..
Japon 1907 5%	102 25	102 25	Fonc. 1913 3½	410 ..	413 ..
Japon Bons 5 %	517 ..	517 ..	Fonc. 1913 4%	440 ..	441 ..
			1917 5½ % lib.	349 50	349 50
Actions			1917 5½ % n. lib.	321 75	322 ..
Banq. de l'Algérie	3300 ..	3300 ..	Est 4 %	400 ..	400 ..
Banque de Paris	940 ..	933 ..	Est 3 %	366 ..	367 ..
Crédit Foncier	695 ..	700 ..	Est 3 % nouv.	343 ..	343 50
Crédit Lyonnais	1087 ..	1082 ..	P.-L.-M. 4 %	410 ..	409 75
Comptoir d'Escomp	774 ..	775 ..	P.-L.-M. 3% fus. a	341 ..	340 75
Société Générale	528 ..	530 ..	P.-L.-M. 3% f. n.	336 75	336 75
Crédit fonc. Egyp.	756 ..	756 ..	Midi 3 %	359 50	357 ..
Bons à Guelma	570 ..	555 ..	Midi 3 % nouv.	349 75	348 50
Est	742 ..	737 ..	— 2 ½ %	330 ..	330 ..
Lyon	940 ..	940 ..	Nord 5 %	451 ..	451 ..
Midi	932 ..	930 ..	Nord 4 %	396 ..	395 ..
Nord	1199 ..	1200 ..	Nord 3 %	337 ..	337 ..
Orléans	1100 ..	1109 ..	Nord 3 % nouv.	232 ..	333 ..
Ouest	720 ..	725 ..	— 2 ½ %	306 ..	306 ..
Messageries Marit.	253 ..	253 ..	Orléans 4 %	390 ..	389 75
Métropolitain	405 50	406 ..	Orléans 3 %	374 ..	374 ..
Nord-Sud	120 ..	121 75	Orléans 3% 1884	333 50	333 50
Omnibus	400 50	400 ..	— 2 ½ %	301 50	302 ..
Bons Panama	131 ..	135 ..	Ouest 3 %	363 ..	364 50
Suez	4750 ..	4774 ..	Ouest 3 % nouv.	352 ..	353 50
Thomson Houston	800 ..	800 ..	— 2 ½ %	311 ..	313 ..

MARCHÉ EN BANQUE

Cape Copper	94 ..	93 50	Tharsis	145 ..	147 ..
Chartered	22 50	22 25	Toula	400 ..	393 ..
City Deep	85 ..	85 ..	Utah Copper	617 ..	628 ..
Crown Mines	48 ..	48 75	Bakou	1010 ..	1017 ..
De Beers ordin.	366 ..	366 ..	Monaco (Cercle Etr)	2410 ..	2400 ..
Huanchaca	63 ..	62 ..	— cinquièmes	482 ..	481 ..
Maltzoff	311 ..	311 ..	Ville Moscou 1908	215 ..	215 ..
Randfontein	20 ..	20 ..	Ville Petrograd 08	190 ..	190 ..
Rand Mines	80 ..	79 25	Ville Stockholm 08	497 ..	497 ..

COURS DES CHANGES

Londres	27 13.. à	27 18..	Petrograd	.... à	....
Espagne	8 02..	8 08..	Suisse	1 36½	1 38½
Hollande	...½	....	Danemark	....	....
Italie	62	64 ½..	Suède	1 92..	1 96..
New-York	5 67½	5 72½	Norvège	1 78	1 82..
Portugal	....	....	Canada	....	....

PETITES ANNONCES

DU MERCREDI ET DU DIMANCHE

INSTITUTIONS (10 fr. la ligne)

Situations de représentant, Comptable, Sténo-Dactylo, etc. Brochure envoyée franco. Ecole Pigier, rue de Rivoli, 53, et boulevard Poissonnière, 19.

Situation lucrative indép. par Ecole technique de représentation, 58 bis, ch. d'Antin. Broch. gratis.

ALIMENTATION (10 francs la ligne)

10 kg fco c. rembt : dattes 26 f., amandes séc. 28 f. savon 72 % non silicaté 33 fr. Léon Costa, Tunis.

RENSEIGNEMENTS UTILES (10 fr. la ligne)

J. Valton-Delacour (anciennement Charles Delacour), fabricant de Bonneterie à Villers-Bretonneux (Somme), prie sa clientèle d'adresser toutes correspondances le concernant à Messieurs les Fils de Valton et Cie, à Troyes (Aube).

OFFRES D'EMPLOIS (10 fr. la ligne)

Dem. j. homme p. courses. Soc. Exp. 13, r. Tournon

Tôlerie, Contremaître sér. connais. travaux aviation, petite chaudronnerie, soudure autogène, capable établir prix revient, dem. suite. Ecrire avec référ. Noyon, 68, rue des Dames, Paris

On demande des ouvrières et des petites mains pour la ferblanterie et travaux faciles. Ecrire Société Ferblanterie, Beaune (Côte-d'Or).

Réfugiés, Séparés, Disparus

Famille Prevost-Hallot, 121, r. Legendre, Paris, dem. adresse de Hallot-Havet, évacués de Tricot (Oise).

Serpette-Follet (Arthur), évacué d'Ignaucourt (Somme), recherché. Ecrire à Derin, 18, quai Célestins, Paris

Programme des Spectacles

Opéra, 7 h. 1/2. — Faust.
Français, 1 h. 1/2. — Bonhomme Jadis, Monde où l'on s'ennuie ; 7 h. 3/4, On ne badine pas avec l'amour, Joueur d'illusion.
Opéra-Comique, 1 h. 1/2. — Carmen ; 7 h. 1/2, Louise.
Odéon, 2 h. — Les Bouffons ; 7 h. 3/4, Severo Torelli.
Châtelet, 2 h., 8 h. — La Course au Bonheur.
Vaudeville, 2 h. 1/2. — Faisons un rêve.
Th. Antoine, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2.— M. Bourdin, profiteur.
Palais-Royal, 2 h. 1/2. — La Cagnotte.
Scala, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — Amour et Cie.
Gymnase, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — Petite Reine.
Edouard-VII, 2 h. 3/4, 8 h. 3/4. — La Folle Nuit.
Renaissance, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — Vous n'avez rien à déclarer ?
Athénée, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — La Dame de Chambre.
Porte-Saint-Martin, 2 h. 1/2, 8 h. 15. — La Flambée.
Ambigu, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — 4 femmes et 1 caporal.
Trianon, 2 h. 1/4. — La Mascotte ; 8 h., La Fille de Mme Angot.
Capucines, 2 h. 1/2, 8 h. 3/4. — Paris au Bleu.
Grand-Guignol, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — Expérience du Dr Lorde.
Th. Déjazet, 2 h. 1/4, 8 h. 1/4. — La Classe 36.
Th. des Arts, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — Le Mariage de Mlle Beulemans.
Folies-Bergère, mat. et 8 h. 30.— La revue Quand Même!
Concert Mayol. — Mat., soir., Le Mariage de Pepeta.
Olympia, matinée et 8 h. 30.— Music-hall. 20 numéros
Alhambra, matinée et 8 h. 1/2. — Attractions variées.
Bouffes-Concert. — Mat., soir., Miss Bridgett, opéret.
Empire. — La Fille de Madame Angot, (Mat., soir.).
Nouveau-Cirque.— Dim. et jeudi, mat. 2 h. 30. Attract.
Cirque Medrano, Mat. et 8 h. 1/2. — Attractions.
Pathé-Palace, 2 h. 1/2 à 11 h. — Si vieillesse savait.
Artistic, 61, r. de Douai. — Le Chemineau (H. Krauss).
Aubert-Palace, 2 h. à 11 h.
Omnia-Pathé, 2 h. à 11 h.
Tivoli-Cinéma, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2.
Cinéma-Cono.-Lafayette, 2 h. 1/2 et 8 h. 1/2 à 11 h.

Pour éviter la maladie!

Arthritisme. — Origine constitutionnelle des affections les plus variées : goutte, rhumatismes, diabète, obésité, gravelle, albuminurie, asthme, migraine, eczéma, etc., qui ne sauraient guérir sans traitement et qu'il faut soigner par le régime régulier des Lithinés du Docteur — **Gustin**

Foie. — Les arthritiques sont exposés aux congestions et engorgements du foie, notamment aux douleurs atroces de la colique hépatique. Contre ces affections, on doit s'imposer de façon continue le régime de l'eau minérale alcaline lithinée obtenue avec les Lithinés du Dr — **Gustin**

Reins. — Le meilleur antidote de l'acide urique qui est le redoutable poison du rein est la lithine, dont on doit faire un large emploi pour le traitement d'une affection rénale quelconque : néphrite, albuminurie, gravelle, coliques néphrétiques. La lithine est maintenant mise à la portée de tous sous la forme si populaire des Lithinés du Docteur...... **Gustin**

Vessie. — Cystites, catarrhes de la vessie, dépôts uratiques dans les urines, imposent le régime dépurateur et clarifiant par excellence de la lithine simplifié par la découverte des Lithinés — **Gustin**

Estomac. — Pour faciliter la digestion, rétablir l'appétit, neutraliser les aigreurs et acidités, dissiper les renvois et calmer les maux d'estomac, employez à tous les repas les Lithinés du Docteur — **Gustin**

Intestins. — La régularité des opérations intestinales est toujours assurée à ceux qui font un usage assidu des Lithinés du Docteur.............. **Gustin**

1.75 sans majoration possible la boite de 12 paquets pour faire 12 litres d'eau minérale alcaline et lithinée, (Toutes pharmacies).

Société du Gaz de Paris

MM. les Actionnaires sont convoqués en Assemblée Générale Ordinaire pour le mardi 4 juin 1918, à 15 heures et demie, à la Salle des Ingénieurs Civils, 19, rue Blanche, Paris.

Ordre du jour. — 1° Lecture du Rapport du Conseil d'Administration et du Rapport des Commissaires sur l'Exercice 1917 ; 2° Approbation des Comptes et du Bilan de cet Exercice ; 3° Fixation du Dividende ; 4° Quitus à donner à la succession de deux Administrateurs ; 5° Nomination et réélection d'Administrateurs ; 6° Nomination des Commissaires des Comptes ; 7° Autorisation prévue par l'art. 40 de la Loi du 24 juillet 1867.

L'Assemblée Générale se compose de tous les Actionnaires possédant au moins 10 actions. Toutefois, les propriétaires de moins de 10 actions pourront se réunir pour former le nombre nécessaire et se faire représenter par l'un d'eux ou par un autre Actionnaire, membre lui-même de l'Assemblée.

MM. les Actionnaires sont informés que le Conseil d'Administration, usant de la faculté qui lui est réservée par l'art. 34 des Statuts, a décidé de proroger jusqu'au 25 mai 1918 le délai de dépôt des Actions. En conséquence, les titres peuvent être déposés jusqu'au 25 mai inclusivement dans les Caisses des Etablissements de Crédit ou de leurs Succursales et Agences.

Les Actionnaires ayant effectué le dépôt recevront une carte d'entrée à l'Assemblée Générale.

Plaies, Brûlures — GOMENOL
ONGUENT-GOMENOL ou OLEO-GOMENOL à 33 % — Le tube 4 francs (Impôt compris)
Dans toutes les bonnes pharmacies. — Renseignements et échantillons : 17, rue Ambroise-Thomas, Paris.

" LION D'OR " B.S.A. CYCLES DAME, HOMME, ENFANT. IMBERNOTTE, 1, Rue des Acacias, PARIS.

CONSERVATEUR d'ŒUFS "RAYMOND" En vente : Droguistes, Epiciers, Phiens, Gdes Maisons. Cre mandat de 4 fr. pr 700 œufs, 10, r. Vivienne, Paris.

Demandes MONTRES BIJOUX et ORFÈVRERIE à G. TRIBAUDEAU Fabt à BESANÇON
Six 1ers Prix, 25 Médailles d'Or au Concours de l'Observatoire. FRANCO TARIF ILLUSTRÉ



MALADIES INTIMES secrètes et de PEAU
Guérison rapide, peu coûteuse.
Consult. gratuites (50 ans de guérisons), par Docteurs-spécialistes, de 9 à 9 même dims. che. Guide P.J. fo. Pharmacie du Midi transportée 24 faubourg St-Jacques

SAVON BLANC MARSEILLE, (mi-cuit sil.) spécl recommandé pour lessive, POSTAL RÉCLAME 10 Kos fco gare c. mandat 22'50 ; c. rembt 23'50. Caisse 50 kos 96f. SAPHIR. 20, rue des 4-Fils, Paris.

NE PORTEZ PLUS VOTRE BANDAGE
Les personnes atteintes de HERNIES doivent demander la nouvelle méthode du Docteur L.-GARIGUE, le seul Spécialiste-Herniaire de la Faculté de Médecine de Paris qui soit arrivé à vaincre cette infirmité sans bandages gênants ni opérations. Méthode gratis franco. Ecrire à l'INSTITUT ORTHOPEDIQUE, 7 bis, Rue Eugène-Carrière, 7 bis, à PARIS

SAVON de MÉNAGE garanti non silicaté Livraison immédiate
Postal 10 kilos brut........ 27 fr.
Par 5 postaux........ 26 »
Caisse de 100 kilos........ 250 »
Postal 10 k. brut 72 % extra-pur.. 35 50
SAVONS EN POUDRE
Franco contre remboursement
REPRÉSENTANTS DEMANDÉS
RICARD Père et Fils, Salon (B.-du-Rhône)

PELADE Chute des Cheveux - SYPHILIS, MALADIES INTIMES ET DE PEAU. Guérison rapide par Méthode nouvelle, absolument radicale. Venir ou écrire. Discrétion. INSTITUT URODERMIQUE de PARIS, 24, rue des Halles (Châtelet)

SAVON DE MÉNAGE. Postal 10 k., 28 f. fo votre gare cont. remb. EDMOND AUGUSTE, Savonnerie, Salon (B.R.)

MALADIES de la FEMME

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.



Exiger ce portrait

Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY**, toutes Pharmacies : **4 fr. 25** le flacon ; **4 fr. 85** franco gare. Les 4 flacons, **17** fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie **Mag. DUMONTIER**, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt

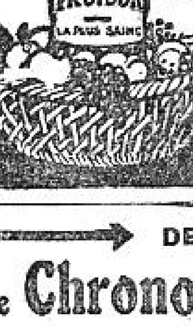
Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la signature Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratis). 435.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la Peau, Dartres, Eczémas, Boutons, Démangeaisons, Bronchites chroniques, Maladies de la poitrine, de l'Estomac et de la Vessie, de Rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire à **M. VINCENT, à GRENOBLE, 8, Place Victor-Hugo**, qui répondra **gratis** et **franco** par courrier et enverra les indications demandées.

ON DIT On assure même que rien ne vaut les semelles et talons en **cuir chromé** imperméable **SMELDUR** pour **ECONOMISER les CHAUSSURES**
Instructions gratis pour ressemelages faciles chez soi. Ecrire **SMELDUR**, 91, r Lafayette, Paris-IXe



BOISSON FRUIDOR
Pur goût de fruits
REMPLACE LE VIN ET LE CIDRE
Le Flacon de Concentré liquide pour 10 litres 2 frs.
(fco 2.30)
EN VENTE PARTOUT
105, Rue de Rennes PARIS

DEMANDEZ Le Chrono Start.



pour HOMME ou DAME
Métal argenté inaltérable.
Mouvement Chronométrique 10 rubis
CADRAN 24 HEURES Garanti 20 ans sur bulletin.
PRIX. 27 fr.
Chaîne Cadeau.
Joindre Mandat, à la Commande, plus 0.50 pour port.
Jean BENOIT fils & Cie, Manufacture Principale d'Horlogerie à BESANCON (Doubs). Envoi Album IV cont. 0.25 en timb.

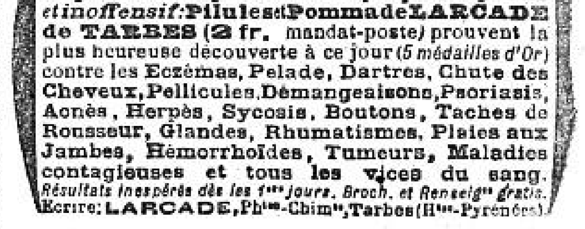
Pierres à Briquets
J. VISSEAUX
Fabrication exclusivement Française
Vente en Gros : 18, Rue de Passy, PARIS
TÉL. AUTEUIL 23-11

VIEUX DENTIERS achetés très cher. Ne vendez pas sans consulter Léon Brevié, 16, rue des Archives, Paris (IVe), qui paie pas moins de 1 à 6 fr. la dent ivoire, l'or dentier au poids et au cours, ainsi que les *bijoux*.

Voies urinaires
SYPHILIS
L'Institut National de Médecine de Paris, **55, Boul. Sébastopol**, obtient en six jours la guérison complète de tous les accidents syphilitiques par sa cure intensive de : **606**
Ses nouveaux traitements et vaccins approuvés par l'Académie de Médecine et **facilement applicables par le malade seul**, guérissent radicalement les Prostatites, Ecoulements, Impuissance, Cystites, Filaments, Rétrécissements, Pertes, Maladies des Femmes.
Le Médecin-Chef de l'Institut, Docteur de la Faculté de Paris, ex-interne des Hôpitaux, répond gratuitement à toutes demandes de renseignements et indique le traitement pour chaque cas. Il reçoit lui-même de 9 h. à 20 h. à l'Institut National de Médecine, Boulevard Sébastopol, 55, à Paris.
Envoi discret des correspondances et traitements.

SAVON DE MÉNAGE. Postal 10 k., 28 f. fo votre gare contre remb. FLOTTE aîné. Savonnerie à Salon (B.-R.)

TRIPLEZ vos REVENUS
PAR LA COOPÉRATION
Demander Renseignements et Bulletin à
La COOPÉRATION FINANCIÈRE
COMMERCIALE & INDUSTRIELLE
20, rue Choron, PARIS (9e)
Belle situation d'appoint à tous correspondants



DES MILLIERS DE GUÉRISONS rapides et radicales obtenues dans les cas les plus rebelles avec le *Nouveau Traitement Dépuratif-Végétal-Antiseptique, Digestif et inoffensif*: **Pilules et Pommade LARCADE de TARBES (2 fr.** mandat-poste) prouvent la plus heureuse découverte à ce jour (*5 médailles d'Or*) contre les Eczémas, Pelade, Dartres, Chute des Cheveux, Pellicules, Démangeaisons, Psoriasis, Acnés, Herpès, Sycosis, Boutons, Taches de Rousseur, Glandes, Rhumatismes, Plaies aux Jambes, Hémorroïdes, Tumeurs, Maladies contagieuses et tous les vices du sang. *Résultats inespérés dès les 1ers jours. Broch. et Renseignts gratis.* Ecrire : LARCADE, Phien-Chimte, Tarbes (Htes-Pyrénées).

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

Le Gérant : E. DURAND

Imprimerie du *Petit Journal* (Volumard, imp.)

LES RHUMATISMES

On peut classer les Rhumatismes en deux catégories bien distinctes :

1° Le Rhumatisme aigu ; 2° Le Rhumatisme chronique. Le Rhumatisme aigu ou plutôt le Rhumatisme articulaire aigu se manifeste brusquement ; il est bien souvent le résultat d'un refroidissement, d'une fatigue exagérée, d'une chute, de l'habitation dans un endroit humide. C'est une sorte d'intoxication du sang qui se déclare parfois d'une façon tellement violente que le malade ne peut même pas remuer les doigts. Le Rhumatisme chronique est la suite du premier ; le siège du mal change constamment, tantôt il est dans les jambes, un jour dans les bras, les épaules, et parfois, se localise dans les muscles. Si la douleur en est quelquefois moins vive, la forme n'en est pas moins dangereuse.

Les malades qui souffrent de Rhumatismes ne doivent pas négliger de se soigner, ils doivent faire usage du

DOLOROSTAN (Ote-Douleurs)

Ce produit dont l'efficacité incontestée a été sanctionnée par une expérience de plus de 30 années, est fait spécialement pour guérir les Rhumatismes, la **Goutte**, la **Gravelle**, le **Lumbago**, la **Sciatique**, le **Mal de Reins**, etc., etc.

Il est indispensable, pendant le traitement, d'assouplir et de décongestionner les articulations par des frictions et des massages avec le **BAUME du MARINIER** (le flacon : 3 francs).

Le **DOLOROSTAN (Ote-Douleurs)** se trouve dans toutes les bonnes Pharmacies, le flacon 7 fr. 60. Expédition franco gare contre mandat-poste de 8 fr. 10. Pour recevoir franco gare 4 flacons **DOLOROSTAN** et 4 flacons **BAUME DU MARINIER**, traitement d'un mois, adresser mandat-poste de 42 francs à la Pharmacie DUMONTIER, à Rouen.

(Notice franco sur demande) 4

HERNIE



NOUVEAU BANDAGE PLUS de SOUS-CUISSE de RESSORT DORSAL
Contention parfaite — Fixité absolue
Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bté 229, rue St-Honoré PARIS

1ent VENTE SUR SOUMISSIONS CACHETÉES

Chaque voiture, motocyclette ou pièce détachée formant un lot distinct de :

101 AUTOMOBILES MILITAIRES RÉFORMÉES

25 MOTOCYCLETTES 5 MOTEURS, DE VITESSE 10 CHANGEMENTS 10 DIRECTIONS

2ent VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

Chaque voiture ou pièce détachée formant un lot distinct de :

60 VÉHICULES AUTOMOBILES RÉFORMÉS 25 CHANGEMENTS DE VITESSE 25 MOTEURS, 10 DIRECTIONS

EXPOSITIONS

1re Vente au **CHAMP-DE-MARS** (Emplacement de l'Ancienne Galerie des Machines), du 3 au 17 Mai, période pendant laquelle les soumissions seront reçues. — 2e Vente au **CHAMP DE COURSES de VINCENNES** (Seine), du 5 au 20 Mai 1918.

L'ADJUDICATION sera prononcée pour la 1re vente au **CHAMP-DE-MARS**, le 18 Mai ; pour la 2e Vente à **VINCENNES (Champ de Courses)**, le 21 Mai.

AMATEURS, CONSULTEZ LES AFFICHES

FEUILLETON du **Petit Journal** du 12 Mai 1918

— 133 — (*)

LE SECRET de la Flamme

QUATRIÈME PARTIE

LA CHASSE AUX BANDITS

IX. — Ce qui s'était passé rue des Ardennes (Suite)

Mais alors, pour ne pas effaroucher le gibier qui allait revenir au gîte, on envoya la voiture stationner un peu plus loin dans la rue...

Un agent s'installa au fond de la loge du concierge, dans le double but d'empêcher celui-ci de prévenir — ne fût-ce que par un signe — son locataire au moment où il s'engagerait dans l'escalier — et de barrer la retraite à Garron, une fois qu'il y serait engagé.

Les deux autres — dont l'un était le sous-brigadier — allèrent s'établir dans la chambre même où on venait de cueillir Chignon-d'Or — et, après avoir, tant bien que mal, refermé la porte, attendirent en dedans, chacun d'un côté...

Ils n'attendirent d'ailleurs pas très longtemps.

Basile qui, tout enflammé, tout stupéfait encore, courait chercher la lettre, — la lettre qui n'avait que deux lignes et qui valait tant d'argent, — Basile montait l'escalier quatre à quatre.

Au bruit de ses pas, les deux policiers s'étaient regardés...

Et quand Basile avait bruyamment frappé : — Ouvre, Fifine... c'est moi... il y a du bon...

La porte s'était ouverte...

Et le bandit avait roulé sur le plancher, terrassé par deux hommes qui l'avaient déjà ficelé avant qu'il eût eu seulement le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Ce n'est que lorsqu'il fut réduit à la plus complète impuissance de faire le moindre mouvement, — que le sous-brigadier :

— Ça y est. Tu es fait, mon vieux. Inutile de rouspetter... En route pour la préfecture.

Et lui, qui avait cependant eu la présence d'esprit de jeter un furtif coup d'œil du côté de la cheminée où on ne voyait rien d'insolite :

— Eh bien quoi ?... fit-il placidement. Vous vous donnez bien de la peine pour rien... Est-ce que je fais résistance ?

...Quand on n'a rien à se reprocher, on n'a pas la frousse... et on sait bien que si il y a erreur, l'erreur ne durera pas.

...Vous pouvez me déficeler, je marcherai comme un mouton.

Et, bien plus en douceur encore que sa maîtresse, Emile Garron fut emballé dans la voiture fermée qui, maintenant, se trouvait devant la porte...

X. — L'homme aux yeux de chat

C'était l'après-midi.

Dès l'arrivée des inculpés, quai des Orfèvres, au lieu de les placer dans des cellules du dépôt, on les avait ramenés à la souricière où ils appartenaient encore à la préfecture de police et où, sans l'intervention d'un juge d'instruction.. quelquefois un peu jeune... parfois un peu maladroit, — le chef de la Sûreté pouvait « cuisiner » à sa façon les assassins de Revillout.

Il venait d'interroger successivement César Brawicz dit Bravet et la fille Joséphine Cadet dite Chignon-d'Or.

Et comme c'était maintenant au tour de Garron, le chef de la Sûreté fit au brigadier :

— Allez me chercher le troisième... Et quand je vous ferai signe, pendant l'interrogatoire, vous vous retirerez discrètement.

— Bien, monsieur le commissaire...

L'instant d'après, Emile Garron faisait son entrée dans l'étroit cabinet encombré de casiers et de paperasses, — et ce gros homme, à l'air débonnaire, installé à ce grand bureau, lui faisait signe de s'asseoir sur cette chaise, là.

Depuis qu'il était à la souricière l'ami de Chignon-d'Or se perdait en suppositions sur le motif de cette arrestation chez lui... à domicile !

Le coup de l'autre nuit ? — Non, il ne pouvait pas y croire.

D'abord, il n'avait pas dû manquer le type...

Et puis, comment ce type, — même s'il en avait réchappé... même s'il avait déjà eu le temps de faire sa déposition, — comment ce type aurait-il pu le dénoncer ?

Il ne savait pas mieux son nom que son adresse... Alors, comment aurait-il pu ?...

Non... ce n'est pas de cette affaire-là qu'il s'agissait.

Alors... de laquelle ?

Il faut croire qu'il y en avait plusieurs... beaucoup... car Basile resta plongé dans la perplexité la plus profonde...

... Jusqu'au moment où on vint le chercher dans la cellule qu'il occupait provisoirement... en attendant son tour d'interrogatoire.

— Garron Emile, fit un agent en ouvrant la porte.

— Oui, c'est moi.

— Arrivez.

Et un moment plus tard, Basile pénétrait dans le cabinet du chef de la Sûreté.

Il avait vu tout de suite à qui il avait affaire.

Comme tant d'autres bandits, il n'était pas sans avoir une vague idée de la tournure et du visage de cet être redoutable qui semble lire dans vos yeux le contraire de ce qu'affirme votre bouche.

Oui, il était en face du grand chef des flics.

Il s'agissait de jouer serré avec celui-là...

Et, obéissant au geste silencieux du chef de la Sûreté, il s'assit, sans mot dire, sur cette chaise où tombait, bien en face, la lumière du dehors.

Celui-ci le regarda quelques instants...

Et puis, brusquement :

— Où donc avez-vous reçu ce coup de couteau ?...

— C'est vieux, monsieur le commissaire. Ça vient de loin... d'Amérique...

— Vous êtes allé là-bas ?

— Oui, monsieur le commissaire... emmené comme cocher par M. Clarkson... un Américain qui avait été, ici, très satisfait de mon service...

...J'ai à la maison un certificat magnifique... J'en ai un autre de M. le comte de Lussan qui demeurait rue Murillo... toujours comme cocher...

— Nous verrons cela tout à l'heure. Mais d'abord je vous préviens que ceci n'est pas un interrogatoire à proprement parler.

...Vous voyez, il n'y a pas de greffier... vous n'êtes pas assisté d'un avocat... Vous avez le droit de ne pas répondre. C'est plutôt, si vous ne vous y refusez pas, une sorte de conversation que nous avons tous les deux en ce moment.

...Voulez-vous répondre ?

— Parfaitement, monsieur le commissaire, s'empressa de déclarer le bandit. — Je n'ai rien fait de mal... je n'ai donc rien à craindre... Et si c'est pour vous renseigner sur quelque chose, ça me fera plaisir, au contraire, de vous être utile.

— Très bien alors.

Et entrant aussitôt en matière :

— Vous vous nommez ?

— Emile Garron.

— Quel âge ?

— Quarante ans.

— Né ?

— A Paris, rue de Flandre

— Mais non ; vous vous trompez, mon garçon. Je le connais, ce Garron-là... et ce n'est pas vous.

— Monsieur le commissaire plaisante...

— Croyez-vous ?... Eh bien, il est mort, il y a près de quinze ans, ce Garron. Il avait été condamné à quelques jours de prison... Oh ! pour une peccadille... et il mesurait près de cinq centimètres de moins que vous.

— Ça doit être un autre, monsieur le commissaire. Je vous montrerai tous mes papiers... Ils sont chez moi avec mes certificats.

— Pourquoi donc un de vos amis vous appelle-t-il toujours Basile ?

Le frère de Stella eut un tressaillement. La bataille commençait.

— Justement, je vois là sur cette fiche, qu'on vient de m'apporter, le signalement d'un individu qui a votre taille, votre teint, la couleur de vos cheveux et de vos yeux... toutes les mensurations spéciales identiques à celles qu'on vient de relever sur vous... en plus, une balafre allant de la tempe à l'oreille gauche, — et je lis qu'il s'appelle Basile Jorki.

Et comme, à ce coup droit, l'autre ne trouvait pas d'abord de parade :

— Allons, fit le chef de la Sûreté de son air paterne, — avouez donc que les deux ans de prison pour complicité de vol à main armée qui sont aussi mentionnés sur cette fiche vous ont paru ennuyeux à traîner après vous... Et vous avez préféré changer d'état civil en prenant celui d'un autre qui ne réclamerait pas puisqu'il venait de mourir...

PAUL BERTNAY.

(A suivre.)

(*) Copyright 1918 in the United States of America, by Paul Bertnay.

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.